

## **Traité de la phthisie pulmonaire / [Pierre-Joseph Buc'hoz].**

### **Contributors**

Buc'hoz, Pierre-Joseph, 1731-1807

### **Publication/Creation**

Paris : Humblot, 1769.

### **Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/wtehg2jt>

### **License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



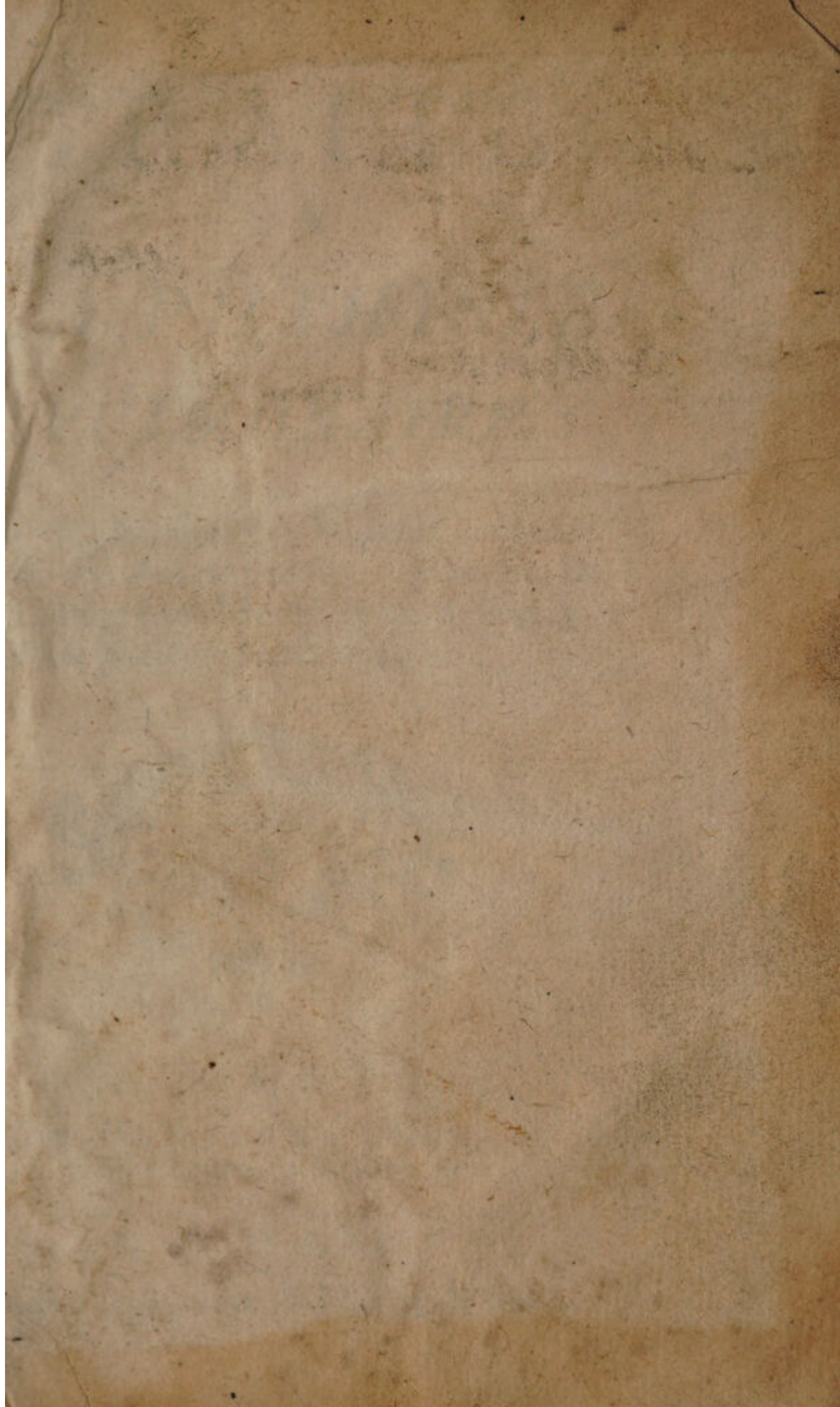
Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>



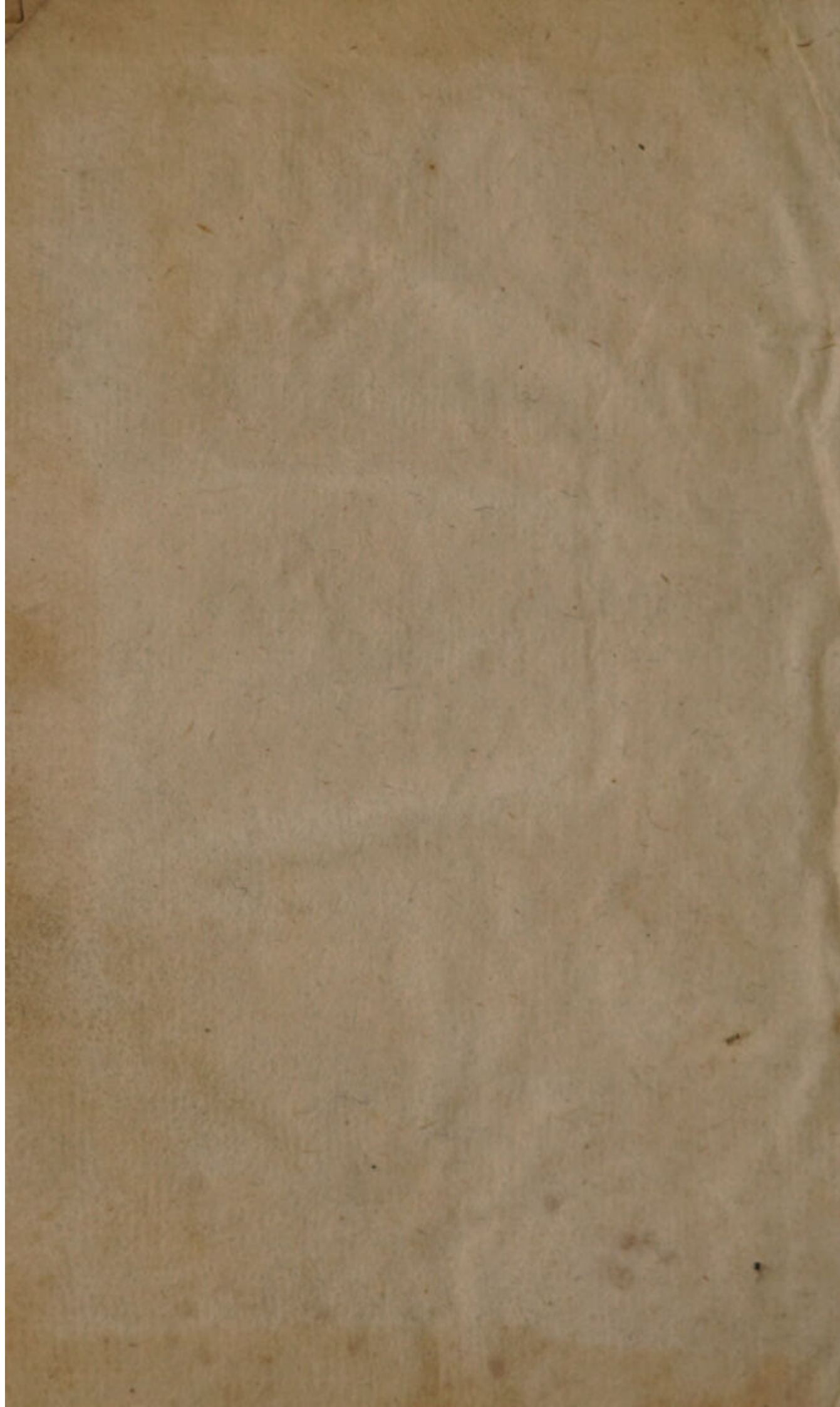
15973 / B

Somme et bourg  
de Saper pour les  
de poitrine









42550

# TRAITÉ DE LA PHTHISIE PULMONAIRE.

Par M. BUCHOZ, Médecin ordinaire  
du feu Roi de Pologne, Membre du  
Collège Royal des Médecins de Nancy,  
& de plusieurs Académies.



A P A R I S,  
Chez H U M B L O T, Libraire, rue  
Saint-Jacques, près Saint-Ives.

---

M D C C L X I X.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*



TRAITÉ

DE

LA PHTHISIE

PULMONAIRE.

Par M. BUCHON, Médecin ordinaire  
du Roi de France, &c.  
à la Faculté de Médecine de Paris.



À PARIS,

chez M. LEBLANC, Libraire, rue  
Saint-Jacques, près Saint-Jacques.

M DCC LXXIX.

Par la permission de l'Académie de Médecine.

---

## P R É F A C E.

**L'**Empressement que le Public a eu de se procurer nos Lettres sur la Pulmonie, & l'applaudissement qu'il a bien voulu donner à la nouvelle méthode que nous y avons indiquée, a été pour nous un motif pour mettre au jour ce petit Ouvrage. Nous donnons, dans ce *Traité*, la description symptômatique de la Phthisie; nous en développons les causes tant prochaines qu'éloignées; nous en rapportons les pronostiques, & nous terminons cet essai par la cure: nous rapportons plusieurs Observations & Consultations de M. Marquet, sur une méthode qui lui étoit propre, & qui a toujours été suivie d'un succès constant pour la guérison de cette maladie: nous y avons joint pareille-



ment quelques-unes de nos Observations , & nous y détaillons tout au long la méthode dont il a été question dans nos Lettres.



TRAITÉ





# TRAITÉ DE LA PHTHISIE PULMONAIRE.

**L**A Phthisie est une maladie chronique des poumons , accompagnée d'une fièvre lente qui redouble le soir & après le repas , d'une sueur nocturne , principalement à la poitrine , d'une légère difficulté de respirer , d'une toux qui augmente le soir & le matin vers la pointe du jour , & dans laquelle on rend des crachats , d'abord sanguinolens , & ensuite purulens. Cette maladie est toujours suivie d'un amaigrissement ou d'une consommation totale de tout le corps.

Définition  
de la mala-  
die.

La cause première & immédiate de la Phthisie, est un ulcère , ou amas de tubercules ulcérés dans les poumons. Tout ulcère est occasionné

Causes.



par la solution de continuité des vaisseaux; cette solution ne peut se faire, que tous les vaisseaux qui aboutissent à cette partie, surtout les artérioles, ne se trouvent forcés, contre l'ordinaire, à de nouvelles oscillations; mais ces oscillations entraînent nécessairement un mélange de petits fragmens des vaisseaux coupés ou lacerés avec le sang qui croupit dans les conduits; du mélange intime de ces deux substances, il s'en forme une troisième, connue vulgairement sous le nom de *Pus*; elle est des plus pernicieuses à l'économie animale. Quand l'hémophthisie se change donc en Phthisie, le crachement, au-lieu d'être sanguinolent, devient purulent: non que le sang extravasé se putrésie dans la substance des poumons, comme on le croit ordinairement, mais plutôt parce que le sang croupissant & contenu dans la cavité des petits vaisseaux de ce viscere, s'y trouve atténué & divisé par le moyen d'un mouvement oscillatoire & contre nature, & s'unit intimément avec les corpuscules, ou petits fragmens, aussi divisés de parties lacerées; l'expérience nous démontre invinciblement cette vérité; & en effet, pour que le sang se change en pus, ne faut-il pas qu'il croupisse dans les cavités des vaisseaux, & qu'il se trouve comme assujetti aux battemens répétés de leurs oscillations, en sorte que les parties extérieures & lacerées ne fassent, pour ainsi dire, qu'un seul & même corps avec le sang? Tout ce qui sera donc capable



de troubler , dans la substance des p̄dumons , la circulation du sang , & d'y causer une solution de continuité dans ses vaisseaux , & par là un ulcere , peut être regardé comme une cause éloignée de la phthisie. Parmi les différentes causes éloignées qui constituent cette maladie , la première , sans contredit , est le défaut de conformation de la poitrine. Ceux qui ont la poitrine resserrée & étroite , le cou long & les épaules élevées , sont immanquablement sujets à la Pulmonie , sur-tout s'il se trouve chez eux une disposition héréditaire , & une grande molesse dans la substance de leurs p̄dumons. Dans ces sortes de personnes les p̄dumons ne peuvent , à cause de l'étranglement de la poitrine , se dilater suffisamment pour pouvoir admettre toute la quantité de sang qui y est apporté à chaque contraction du cœur ; de-là , des embarras dans ce viscere , des anfractuosités , & par conséquent , la rupture de ses vaisseaux , & enfin l'exulcération. On a toujours observé que ceux qui avoient la poitrine resserrée , devenoient Hemophthiques , pour peu qu'ils se dérangent dans leur régime de vie.

La seconde cause éloignée de la Phthisie , est la grande quantité de sang , qu'on nomme *Pléthore*. Aussi voyons-nous souvent des femmes attaquées de cette maladie à la suite des suppressions menstruelles ; des hommes , après la cessation des hémorrhoides ; & des jeunes gens à qui on a arrêté trop vite les hémor-



rhagies du nez. La raison en est toute évidente ; les évacuations ordinaires du sang étant supprimées, il faut qu'il regorge dans les vaisseaux des poumons ; mais il ne peut y regorger qu'il ne les dilate extraordinairement, & , par conséquent, qu'il n'y occasionne une rupture. De-là, l'hémophthisie, & bientôt après la phthisie. Par la même raison, ceux-là seront aussi sujets à l'exulcération des poumons, qui arrêteront par des remèdes astringens les sueurs qui leur sont ordinaires, qui se feront rentrer, sans aucune précaution, par des topiques dangereux, les maladies extérieures de la peau, ou qui chercheront à consolider imprudemment des ulcères invétérés. Rien n'est aussi si commun, que de voir devenir phthisiques ceux qui respirent des miasmes corrosifs dans les mines, les laboratoires de Chymie, & autres lieux où on distille des esprits âcres & où on remue des poudres corrosives ; ces fortes d'exhalaisons sont si dangereuses, qu'elles déchirent la substance tendre des poumons, & y occasionnent des ulcères ; on ne doit pour lors employer trop de précautions pour garantir les bronches pulmonaires de ces exhalaisons caustiques.

Différence  
& division de  
la maladie.

La Phthisie est ou originaire & idiopathique, lorsqu'elle est héréditaire ou qu'elle provient de quelques vices des poumons ou de la poitrine ; ou secondaire & symptomatique, lorsqu'elle doit son origine à quelques mala-



des antérieures, à des blessures, à une chute, ou à quelques autres causes accidentelles.

La Phthisie est encore ou commençante & dans son premier degré, lorsqu'elle est pour ainsi dire, dans le berceau, & qu'elle n'est accompagnée que de légers symptômes; ou elle est dans son second degré, ce qu'on nomme *Phthisie confirmée*, lorsque les signes de l'exulcération des poumons sont manifestes & évidens; ou enfin elle est invétérée & dans son troisième degré, ce qu'on reconnoît par la violence des symptômes & par la longueur de la maladie, qui a rendu le malade dans un état à en faire défespérer.

Cette maladie enlève aussi, tantôt en peu de tems le malade, comme il arrive aux jeunes gens, tantôt elle ne devient dangereuse, qu'après un grand laps de temps, ainsi qu'on le remarque souvent dans les vieillards. On peut dire encore de la Phthisie, qu'elle est ou endémique, c'est-à-dire propre aux habitans d'un pays; elle est très-commune en Portugal & en Angleterre, ou contagieuse dans les sujets disposés, elle se communique à un mari, à une épouse, aux personnes qui visitent le malade, ou qui sont à son service.

On distingue la Phthisie de la Vomique, en ce que la Vomique est un abcès caché dans la substance des poumons, tandis que la Phthisie est un ulcère fardide, qui ronge insensiblement & dévore ce viscere; aussi crache-t-on le pus dans la Phthisie, au-lieu que dans la



Vomique , il reste dans la cavité du poumon ; & y est renfermé dans une espece de vessie.

Prognosti-  
ques.

La Phthisie commençante est susceptible de guérison. Une diette convenable , un usage prudent des médicamens bien appropriés , font très-bien dans ce cas : La Phthisie confirmée ne peut presque pas se guérir , & l'invétérée est mortelle. Aussi Hypocrate dit : « que du » crachement de sang , s'ensuit le crachement » de pus ; du crachement de pus , l'hétisie ; & » de l'hétisie , la mort ».

Lorsque le pus des Phthisiques sent mauvais , & qu'il se supprime totalement , ou enfin , lorsque le flux survient aux malades , on peut dire que la mort n'est pas loin , ainsi que le démontre l'expérience ; la douleur & l'exulcération de la bouche & du gosier , l'enflure des jambes , la chute des cheveux , annoncent aussi une fin prochaine.

Quoique toute Phthisie soit mortelle par elle-même , si on en excepte la Phthisie commençante ; l'accidentelle cependant , pourvu qu'elle ne soit pas ancienne , peut plus facilement se guérir que l'héréditaire , ou que celle qui provient d'un défaut de conformation dans la poitrine : car les vices corporels qui nous sont transmis par nos parens , ou qui nous viennent du défaut de conformation , ne peuvent se guérir par les remèdes.

Cure.

Quant à la cure de cette maladie , elle est presque impossible , quand elle est fortement enracinée. Comme on peut cepen-



dant guérir la Phthisie commençante , & qu'on peut même encore plus facilement l'éviter , nous allons rapporter ici la cure prophylétique de cette maladie , & de-là nous passerons à la cure palliative.

Quand quelqu'un paroît attaqué d'une Phthisie commençante , ou qu'il en est menacé par une disposition héréditaire , ou par quelque accident , l'indication pour le Médecin est d'empêcher une trop grande affluence d'humeurs dans les poumons déjà foibles & affectés. Pour satisfaire à cette indication , il prescrira des remèdes révulsifs , & capables d'intercepter le cours trop abondant des humeurs vers la poitrine ; les saignées du pied , les frontaux , les setons , les scarifications , les lave-pieds , les demi-bains , feront très-bien dans ces cas ; ils détourneront les humeurs de la poitrine , les détermineront vers les parties inférieures , & en diminueront la quantité. On emploiera aussi très-sagement , les remèdes tempérans & propres à calmer l'effervescence des humeurs , tels que sont les rafraîchissans & les humectans. C'est pour cette raison que le laitage & les alimens farineux , conviennent pour cette maladie : ils sont même de grands préservatifs contre la Pulmonie. Nous placerons encore dans la même classe tous les remèdes capables de tempérer le sang , de rendre la lymphe balsamique , & de corriger l'acrimonie des hu-

Cure prophylétique



meurs, tels que sont les absorbans, les incraffans & les bains; quoique cependant ces remèdes soient d'un grand secours dans la Phthisie commençante & menaçante, rien ne l'emporte cependant sur une diete convenable, sur l'équitation, & principalement sur le changement d'air; & lorsqu'on néglige ces moyens, souvent emploie-t-on des remèdes envain. On a observé que l'air épais convenoit mieux aux Phthifiques que l'air vif, & qu'ils se portoient infiniment mieux dans des endroits marécageux, sur les bords des rivières, & dans les grandes villes, d'où il s'élève continuellement une quantité de vapeurs, que sur des hauteurs; aussi conseille-t-on souvent aux malades attaqués de la consommation, de voyager sur mer; le mouvement du vaisseau, joint aux vapeurs qui s'élèvent de la mer, peut souvent réussir dans cette maladie. Il doit paroître incessamment un Ouvrage, traduit de l'Anglois, qui en raconte les bons effets; mais ce remède, tout bon qu'il est, n'est pas à la portée d'un chacun, sur-tout dans les Provinces éloignées de la mer.

Cure pal-  
liative.

Quand la Phthisie est toute formée, & qu'elle est dans son second degré, l'indication qu'il y a à remplir, est de déterger & de consolider l'ulcere; mais comme on n'a presque aucun moyen pour y parvenir, ainsi que je le ferai voir plus bas, il suffit pour lors à un Médecin d'établir une cure pallia-



tive ; c'est-à-dire , de diminuer les symptômes , ou du moins de les rendre plus supportables , en provoquant les crachats , en mitigant la toux , en combattant la fièvre , & en restaurant les chairs consummées. Le lait , avec toutes ses différentes préparations , est pour lors très-bien indiqué : il devient non-seulement un remède incrassant & abster-sif , mais aussi un aliment doux , tempérant & restaurant , sur-tout si on rend son usage plus efficace par quelques absorbans & quelques légers fébrifuges , comme le bois de quassie ; quant aux nouveaux symptômes qui paroissent sur la fin de la Phthisie , tels que la diarrhée , la dysenterie , l'ulcération de la gorge , l'enflure des jambes , la suppression des crachats , &c. Quoique dans ces extrémités on ne doive pas beaucoup attendre de l'art , cependant un Médecin tâchera de secourir le malade , si ce n'est pas par des médicamens , du moins par des conseils prudents ; il fera de son mieux pour adoucir la violence de ces symptômes , en employant même les remèdes qui conviennent à chaque maladie particulière.

Quelqu'un demandera peut-être ici pourquoi l'ulcere des poumons ne peut se guérir , tandis qu'on guérit tous les ulceres du corps ? La raison en est toute visible : l'air entre continuellement dans les poumons , & il n'y peut entrer sans empêcher l'ulcere de se consolider. Le moins versé dans la Chirurgie



gie, n'ignore pas que l'impression de l'air est pernicieuse à tout ulcere, plaie & blessure, & qu'on ne peut parvenir à les consolider, qu'en leur ôtant toute communication avec l'air extérieur. Il faut encore, pour consolider une plaie ou un ulcere, que la partie affectée soit en repos, ou du moins qu'elle n'aie qu'un mouvement fort léger. Par quel moyen pourroit-on donc consolider les ulcères des poumons, puisque les poumons sont continuellement & nécessairement en mouvement ?

Remedes  
usités dans la  
Phthisie.

Quand on voudra purger un Phthifique, on prescrira une demi-poignée de raisins de Corinthe, auxquels on aura ôté les pepins, une demi-once de tamarin gras, un demi-gros de rhubarbe concassé; on fera cuire le tout dans six onces de bouillon de poulet, pendant une demi-heure: on ajoutera à trois onces de cette colature, deux onces de manne, pour une potion purgative à prendre le matin.

Un bon bouillon à prendre tous les jours dans la Phthisie commençante, est celui-ci:

Prenez un mou de veau, coupez-en par morceaux une livre, cuisez-le, & l'écumez pendant deux heures dans une suffisante quantité d'eau de fontaine; ajoutez ensuite une once de racine de pas d'âne, quinze paires de jujubes, dix paires de sebestes, cuisez le tout pendant une heure, sur la fin de la coction ajoutez des feuilles de pas d'âne, de pulmo-



naire , de chacune une demi-poignée ; des fleurs de pied-de-chat , une pincée ; passez ensuite & exprimez , pour un bouillon à prendre dans la Phthisie commençante : ou prenez un poulet , dont vous remplirez le ventre d'orge mondé & de riz , des quatre semences froides , & des amandes douces , de chacune parties égales ; cuisez le tout pendant deux heures dans une suffisante quantité d'eau de fontaine ; sur la fin de la coction , ajoutez des feuilles de bourrache , de pas d'âne , de pulmonaire , de chacune une poignée ; passez & exprimez pour un bouillon.

On peut aussi ordonner dans la Phthisie commençante , le remède suivant.

Prenez conserve de grande consoude & de roses , de chacune une demi-once ; du corail rouge préparé , & des yeux d'écrevisse , de chacun un gros & demi ; de l'anti-héthique de poterius , un gros ; du syrop de pas d'âne , suffisante quantité ; faites une opiate , dont la dose sera d'un gros matin & soir.

La boisson ordinaire sera de la tisane faite avec deux onces de racine de grande consoude , dix paires de jujubes , qu'on fera cuire dans quatre livres de décoction d'orge , qu'on réduira aux trois quarts ; on ajoutera sur la fin deux gros de reglisse raclée & concassée.

Le meilleur remède , dans la Phthisie , est le lait d'ânesse. On conseillera aussi pour tout aliment la diète blanche ; & si la toux sur-



vient au malade pendant la nuit, & à l'heure du sommeil, on lui donnera des narcotiques sous la forme d'émulsion.

Maniere de  
traiter la  
Phthisie,  
suivant M.  
Marquet.

Quoique j'aie dit plus haut, avec la plupart des Médecins, qu'on ne pouvoit guérir que la Phthisie commençante, cependant le Dr. Marquet, Médecin Botaniste de feu Léopold I. Duc de Lorraine, assure en avoir guéri plusieurs qui se trouvoient être dans le second degré, & dont la plupart étoient abandonnés même des Médecins. Il leur prescrivoit l'opiate suivante : Prenez baume de leucatel une once, blanc de baleine une demi-once, mâchoire de brochet, anti-héthique de Poterius, anti-moine diaphorétique, poudre de diatraganth froid, sang de bouquetin, yeux d'écrevisse, corail en poudre, de chacun un gros : melez, faites un opiate avec une suffisante quantité de syrop de diacode, dont le malade prendra tous les jours un gros, matin & soir, & par dessus une infusion théiforme de scabieuse.

Cet Opiate joint à un régime convenable, a produit des effets merveilleux dans la Phthisie ; les observations que je vais rapporter & que j'ai trouvées détaillées dans les mémoires & papiers de défunt le sieur Marquet, ne laisseront aucun doute sur cet objet. Je me suis aussi servi avec succès du même remède, & je joins deux de mes observations aux siennes, qui ne serviront qu'à mieux constater la bonté de cet opiate. J'observerai seulement ici, avant que de donner les cures que M. Marquet a opé-



rées par cet opiate, que la plupart n'ont été aussi heureuses qu'il le détaille, que parce que la Phthisie n'étoit pas encore parvenue à son dernier période, quoiqu'il le suppose cependant en plusieurs observations : car la Phthisie invétérée, & dans son dernier tems, ne peut pas se guérir. Il ne faut pas abuser en cela de la confiance du Public ; le Lecteur indulgent aura la bonté, à ce que j'espère, de s'attacher plutôt à la pratique de ces observations qu'à la théorie, que je n'ai pas voulu changer, pour ne rien altérer dans les Ecrits de ce Médecin, & pour les mettre au jour tels qu'il me les a laissés.

---

## PREMIERE OBSERVATION.

LE 10 Novembre 1731, la femme du sieur Marchand, Régent d'Ecole à Nancy, attaquée d'une Phthisie pulmonaire, me fit prier, dit M. Marquet, de me charger du rétablissement de sa santé. Elle touffoit beaucoup & crachoit des matieres purulentes, épaisses, & quelquefois teintées de sang ; elle maigrissoit considérablement, & elle étoit tourmentée d'une fièvre lente continue avec des redoublemens, trois ou quatre heures après le repas ; tous ces symptômes ne laissoient aucun doute d'une Phthisie pulmonaire : mon indication se porta donc à prescrire les remèdes suivans.

Observations de M. Marquet.



J'ordonnai pour boisson ordinaire , de la tisane faite avec des racines de petasite , d'é-nula campana , de grande consoude , de chacune une demi-once ; des feuilles de bugle , de fanicle , de pervenche , de scabieuse , de pulmonaire , de chacune une demi-poignée ; des fleurs de tussilage , une pincée ; de la reglisse , une demi-once ; le tout bouillis dans cinq chopines d'eau de fontaine réduit à un pot. Je purgeai la malade de quinze jours à autre , & je lui prescrivis l'usage de l'opiate anti-phthifique. (*Voyez la formule ci-dessus.*)

La malade fut guérie radicalement par l'usage de ce remède.

---

## SECONDE OBSERVATION.

**L**E 18 Mars 1732 , la femme du nommé Michel, Charpentier , demeurant rue S. Julien à Nancy , me pria , dit toujours M. Marquet , de la traiter d'une Phthisie pulmonaire , dont elle étoit attaquée. Elle touffoit souvent, & crachoit des matieres épaisses , purulentes , quelquefois mêlées de sang ; elle avoit une fièvre lente , & se plaignoit d'une douleur & d'une espece de tiraillement entre les deux épaules ; elle maigrissoit de jour en jour , & ne pouvoit dormir que la tête fort élevée , ce qui caractérisoit le dépôt sur la poitrine , le poumon ulcéré , & la Phthisie confirmée. (*Nous ne pouvons cependant regarder la maladie dont il est question dans cette Observation , comme étant*



*Dans le cas d'une Phthisie confirmée, ainsi que l'insinue le Docteur Marquet.)*

Pour détourner la matiere du dépôt , & pour diminuer la grande ardeur du sang & la fièvre lente , je fis faire à la malade une légère saignée du bras , ensuite pour préparer la malade à recevoir l'impression des remèdes altérans , je la fis purger comme il suit.

Prenez pulpe de casse récemment mondée , & manne , de chacune une once ; électuaire diacarthami un gros & demi , faites dissoudre le tout dans quatre onces d'eau de scabieuse , pour une potion à prendre le matin.

La malade ayant été efficacement purgée , se mit à l'usage de l'opiate becchique ci-dessus , qu'elle continua pendant environ quinze jours , & ensuite du lait de vache , dont elle prit tous les matins un demi-septier , après l'avoir fait bouillir & y avoir dissout la grosseur d'une noix de sucre candy ; elle continua son lait jusqu'à parfaite guérison , en se purgeant au commencement & à la fin avec la médecine prescrite plus haut.

---

### TROISIEME OBSERVATION.

#### *Pulmonie & Hydropisie.*

LE 4 Janvier 1733 , continue toujours notre Observateur , je fus mandé par le sieur Duplan , Directeur du bureau du tabac , âgé de 42 ans , étant pour lors à Sainte Menehoulr



pour le guérir de deux maladies compliquées, savoir de la phthisie pulmonaire & de l'hydropisie anasarque.

Le malade étoit tourmenté d'une toux sèche, d'un crachement de matieres épaisses, d'une fièvre lente continue avec redoublement le soir & après le repas, de maigreur, de sueurs nocturnes, principalement sur la poitrine, & d'une enflure de tout le corps, notamment des cuisses, des pieds, des jambes, & du scrotum.

La Phthisie en général, est un ulcere du poumon, dit l'Observateur, causé par un sang épanché dans sa substance; ce sang ne sauroit être épanché hors de ses vaisseaux, sans y croupir, s'il n'est expectoré, il ne sauroit y séjourner sans s'y corrompre, sans s'épaissir, & sans se changer en une matiere purulente. ( Cette théorie de l'Observateur n'est pas tout-à-fait conforme à la nôtre ) C'est cette matiere jaune & épaisse que les Pulmoniques crachent continuellement, surtout le matin en toussant. C'est cette matiere qui leur donne la fièvre lente, parce qu'il s'en résorbe une partie par la voie de la circulation, ce qui cause au sang une effervescence & un mouvement fébril. C'est elle qui, en passant par la trachée artère, l'irrite par son acrimonie & produit la toux. C'est elle aussi qui épaissit le sang, en sorte que la sérosité s'en sépare souvent en si grande quantité, qu'elle produit l'enflure de tout le

le



le corps , & les sueurs nocturnes , principalement sur la poitrine. C'est enfin cette matiere qui cause de la maigreur au malade , parce que le chyle destiné à nourrir les parties du corps , s'arrête dans l'ulcere , y fermente & contracte une âcreté plus capable de racle les parties du corps , & de les extenuer , que de s'y attacher pour leur servir de nourriture. Tout le monde fait que la Phthisie pulmonaire est très-dangereuse , & presque toujours mortelle , sur-tout lorsqu'elle est compliquée avec l'hydropisie. Cependant pour tenter une guérison incertaine , je commençai par purger le malade avec une dissolution de deux onces de pulpe de casse dans une once de décoction vulnéraire , à laquelle j'ajoutai vingt-cinq grains de jalap en poudre , & autant de rhubarbe. Après l'effet de cette médecine , je lui fis prendre tous les matins un gros de l'opiate becchique , auquel il ajouta trois gros de cloportes en poudre.

Pour boisson ordinaire , je lui conseillai de la tisane faite avec les feuilles d'hyssope , de pervenche , de marrube blanc , de scabieuse , les racines d'énula campana & la reglisse. Je lui prescrivis aussi des bouillons composés de la maniere suivante :

Prenez la moitié d'un mou de veau avec le cœur , fleurs de pas - d'âne , feuilles de pulmonaire , de chacune une pincée ; une carotte ; le tout sera mis dans un pot de terre



avec une pinte d'eau que l'on fera réduire au tiers , passez avec expression pour le matin , & continuez pendant quinze jours.

Ces remèdes firent beaucoup cracher le malade , diminuerent la toux & les autres symptômes , à la réserve de l'hydropisie qui restoit toujours la même. C'est pourquoi je jugeai à propos de lui prescrire l'opiate apéritive & fondante qui suit : Prenez safran de mars apéritif une demi-once , extrait de fumeterre , de houblon , de chicorée sauvage , rhubarbe choisie , de chacun deux gros , sel de tamarisc , crème de tartre , sagapenum , gomme ammoniac , de chacun un gros ; mercure doux , racine de jalap , de chacun un demi-gros : faites avec le syrop des cinq racines apéritives une opiate , dont la dose sera d'un gros tous les jours le matin. Le malade prit donc un gros de cet opiate , par-dessus le bouillon pectoral dont on vient de donner la formule , & tous les soirs un gros de l'opiate becchique ; il fut purgé de tems-en-tems avec deux onces de manne délayée dans un bouillon ; ce qui lui procura une entière guérison pour le mois d'Avril suivant.

*Cette Observation , par laquelle il conste de la guérison de deux maladies presque incurables , est des plus intéressantes. La théorie qui est rapportée au commencement de cette Observation , n'est pas des plus nouvelles ; mais nous espérons que le Lecteur ne s'y attachera pas , eu égard à la saine pratique qui en fait la base.*



## QUATRIEME OBSERVATION.

*L'Observateur n'emploie , pour la cure du malade que nous allons rapporter , parmi les remèdes indiqués dans l'opiate becchique , que le baume de leucatel.*

**L**E 16 Septembre , aussi de la même année 1763 , M. d'Assale Avocat à la Cour , âgé d'environ trente-cinq ans , fut attaqué d'un crachement de sang très-copieux , accompagné de poing de côté , de toux , d'oppression de poitrine , avec fièvre continue ; symptômes qui caractérisoient la péripneumonie. Ledit d'Assale , qui étoit pour lors en campagne , négligea de se faire soulager , & faute de quelques saignées du bras , il se fit un dépôt sur sa poitrine , qui dégénéra en ulcère du poulmon ; étant de retour à Nancy , il m'envoya chercher pour lui procurer sa guérison. Il souffroit des douleurs violentes entre les deux épaules , il étoit oppressé & ne pouvoit dormir que la tête fort élevée ; il étoit tourmenté d'une toux sèche , il crachoit du sang & des sérosités ; point d'appétit ; une fièvre lente & des redoublemens tous les soirs , faisoient maigrir le malade à vue d'œil ; ses urines étoient crues , sans dépôt , son pouls étoit dur , élevé & fréquent.



A la vûe de ces symptômes , l'on ne pouvoit douter qu'il ne fût attaqué d'un ulcere aux poumons , causé par un sang épanché dans ses vésicules , qui , par son séjour , s'étoit corrompu , changé en pus , & avoit produit l'ulcere. Quoique ces sortes de maladies soient toujours dangereuses , & le plus souvent mortelles , cependant je tentai la guérison de la maniere suivante.

Ma premiere indication fut la saignée du bras , que je fis réitérer plusieurs fois , afin de diminuer la fièvre , d'appaiser l'inflammation , de dégager la poitrine , de soulager la toux & l'oppression ; je fis prendre ensuite au malade , tous les matins & soirs , les herbes vulnéraires suivantes.

Prenez racines d'énula campana , de pabelle coupée menue , de chacune une once ; feuilles de pervenche , de lierre terrestre , de scabieuse , de chacune une poignée ; fleurs de tussilage , de pied de chat , de chacune une demi poignée ; hâchez & mêlez le tout pour en prendre tous les matins & soirs une pincée en guise de thé. Les crêmes de riz , d'orge , & les bouillons de mou de veau furent mis en usage ; je lui fis prendre aussi pendant long-tems , tous les matins , un demi-gros de baume de leucatel , & ensuite neuf ou dix gouttes de baume du perou ; il fut purgé de tems en tems avec la pulpe de casse récente , délayée dans quatre ou cinq onces d'eau vulnéraire simple.



Pendant le mois de Mai suivant, je mis mon malade à l'usage du lait de vache coupé avec la décoction de squine. Ces remèdes lui rétablirent la santé; il est à croire que la matiere de l'ulcere ayant été résorbée dans les veines par la voie de la circulation, le malade fut attaqué d'une fistule à l'anüs, causée par la même matiere, qui fit un dépôt sur cette partie, dépôt que l'on appelle *Métastase*; dépôt qui n'a put être guéri que par l'opération.

Mais, sept à huit ans après, le malade ayant été reçu Avocat au Conseil, il alla demeurer à Luneville, où il eut une rechute de sa pulmonie, il en mourut à mon insçu.

### CINQUIEME OBSERVATION.

**L**E 14 Mars 1734, je fus prié de visiter la fille du nommé François, demeurant aux hôtels de la Gendarmerie, près la porte Saint-Jean de Nancy; les symptômes de sa maladie étoient la toux sèche, la fièvre lente, le crachement de matieres purulentes, quelquefois teintes de sang, la migraine & l'exténuation de toutes les parties du corps, &c. symptômes qui caractérisent nécessairement la Phthisie pulmonaire, ou l'ulcere des poumons.

Quoique ces maladies soient très-difficiles à guérir, cependant je procédai à la cure



avec succès , de la maniere suivante. Après avoir prescrit un régime très-exact à la malade , je commencai par la purger doucement , avec une once & demie de manne délayée dans un demi-septier de lait bouilli ; après quoi je lui fis prendre matin & soir un demi-gros de baume de leucatel en bol , & par-dessus un grand gobelet de décoction de feuilles de scabieuse , en guise de thé , avec un peu de syrop & de sucre. Ces remèdes firent cracher copieusement , & en dégagant la poitrine , consolidèrent l'ulcere : ensuite je mis le malade à l'usage du lait de vache , dont je lui fis prendre tous les matins un demi-septier bouilli avec un peu de sucre , en le purgeant au commencement & à la fin , comme ci-dessus. *Nous ne regardons cette Pulmonie que comme commençante.*

---

#### SIXIEME OBSERVATION.

PENDANT le mois d'Août de la même année 1734 , le nommé Didelot , aussi de Nancy , me pria de le guérir ; il touffoit souvent , il maigrissoit & étoit tourmenté de douleurs entre les deux épaules , & d'une fièvre lente continue , qui avoit ses redoublemens 2 ou trois heures après le repas. Il crachoit des matieres épaisses , jaunâtres & purulentes , qui se précipitoient au fond de l'eau & qui étoient quelquefois mêlées de



sang, enforte qu'il n'y avoit aucun lieu de douter qu'il ne fût attaqué d'une phthisie pulmonaire; maladie qui est presque incurable, parce que les poumons étant continuellement en action, leur mouvement est un obstacle à la réunion de l'ulcere; cependant je procedai à la guérison de la maniere suivante.

Après la saignée du bras & la purgation, je prescrivis un régime de vie fort exact au malade, lui interdisant les fruits, la salade, les ragoûts salés, poivrés, épicés; l'usage du vin, & toutes sortes de crudités.

Je lui fis prendre tous les matins & soirs un demi-gros de baume de leucatel, & par dessus, un grand gobelet de décoction de feuilles de scabieuse en guise de thé. Ces remèdes pris l'espace de cinq ou six semaines, remirent le malade en bonne santé. *Cette maladie, comme on peut le voir par l'Observation, n'étoit pas encore parvenue à son dernier période.*

---

#### SEPTIEME OBSERVATION.

**L**E 29 Janvier 1735, je fus prié de visiter la femme du nommé La Rose, demeurant au faubourg Saint-Pierre de Nancy, attaqué depuis long-tems d'une toux sèche, d'un crachement d'une matiere épaisse & purulente, de douleurs entre les deux épaules, d'une migraine & d'une fièvre lente continue, symptômes essentiels d'une phthisie pulmo-



naire. La toux sèche, dit toujours l'Observateur, est produite par la matiere purulente, qui irrite la trachée artere en passant par son canal pendant l'expectoration ; la matiere purulente que le malade expectore journellement, sur-tout le matin, n'est rien autre chose que la matiere chyleuse qui vient du sang, & qui se dépose dans le sac de l'abcès ; elle devient épaisse & purulente par le séjour qu'elle y fait, le malade ressent des douleurs entre les deux épaules par l'inflammation & l'adhérence du poumon à la plevre, qui s'est communiqué par la proximité. La maigreur qui accompagne toujours cette maladie, provient de ce que la partie balsamique & chyleuse du sang, qui devroit servir de nourriture au corps, se tourne en matiere purulente, par conséquent les parties du corps se trouvent frustrées de leur nourriture ; enfin l'abcès ne sauroit contenir une certaine quantité de pus, qu'il ne s'en réforbe une partie dans la masse du sang ; il ne sauroit être réforbé dans la circulation, sans causer au sang une effervescence extraordinaire & contre nature, d'où s'ensuit la fièvre lente. Cette fièvre s'augmente deux ou trois heures après le repas, parce que c'est dans ce tems que la matiere chyleuse se mêle au sang, & qu'elle commence à se charger des corpuscules purulens.

J'ordonnai d'abord à la malade une potion purgative, avec deux onces de manne



délayée dans un bon gobelet d'infusion de rhubarbe , afin de disposer les premières voies à recevoir l'impression des autres remèdes ; ensuite je la mis à l'usage de l'opiate becchique , rapporté ci-dessus , & par dessus chaque prise d'opiate , je lui fis boire un verre de décoction de feuilles de scabieuse , après y avoir ajouté une cuillerée de miel : je fis réitérer la médecine à la fin de l'opiate , & je lui conseillai ensuite le lait de vache , qui acheva de la tirer d'affaire. *La theorie de cette Observation n'est pas tout-à-fait conforme à la nôtre.*

---

#### HUITIEME OBSERVATION.

**L**E premier du mois d'Août 1755 , je fus appelé pour voir la femme du sieur Petit , demeurant sur la grande place de la ville neuve de Nancy ; elle étoit alitée depuis longtems ; elle touffoit & crachoit beaucoup de matieres épaisses & semblables au pus qui sort d'un abcès ; la fièvre lente , la maigreur de toutes les parties du corps , les douleurs qu'elle ressentoit entre les deux épaules , ne laissoient aucun doute de l'ulcere du poumon , ou pulmonie , qui passe communément pour incurable ; cependant elle fut heureusement guérie avec les remèdes suivans.

Je lui prescrivis d'abord une légère saignée,



du bras , afin de ralentir l'oppression , l'inflammation & la fièvre. Le lendemain je la purgeai avec une potion composée de rhubarbe , de manne , & de fyrop de chicorée composé ; ensuite je mis la malade à l'usage de l'opiate becchique ci-dessus.

---

### NEUVIEME OBSERVATION.

**L**E 8 Octobre 1735 , je fus invité d'avoir soin du rétablissement de la santé du fils de M. Toillié, Chevaux-léger de la garde de S. A. R. Léopold I. Duc de Lorraine. Il étoit âgé de seize ans , & attaqué d'une phthisie pulmonaire , ou ulcere du poulmon , causé par un épanchement du sang dans sa propre substance. Ce sang ne sauroit être extravasé sans y croupir , s'il n'est expectoré ; ni croupir sans se corrompre , & contracter une consistance purulente , épaisse & jaunâtre ; & comme il se résorbe dans le sang de tems-en-tems de cette matiere purulente par la voie de la circulation , elle cause au malade un mouvement fébrile , qui s'augmente journellement trois ou quatre heures après le repas. Cette même matiere passant par la trachée artère , l'irrite par son âcreté , & produit la toux sèche ; elle est quelquefois teinte de sang par la rupture de quelques petits vaisseaux sanguins



des poumons , & par les efforts que font les Pulmoniques en touffant. La même matiere purulente cause auffi la maigreur , parce que le chyle destiné à nourrir les parties du corps , s'arrête dans le fac ou kiste qui forme l'ulcere , y fermente & contracte une acrimonie plus capable de racler les parties du corps , & de les exténuer , que de s'y attacher pour leur fervir de nourriture.

Comme le fujet étoit jeune & vigoureux , ma premiere indication se porta d'abord à la saignée du bras , à la quantité de deux palettes ; le lendemain je lui fis prendre une once & demi de manne , délayée dans un verre de décoction vulnéraire ; ensuite je lui prescrivis tous les matins & soirs un gros de l'opiate becchique , & par dessus , un gobelet de décoction de feuilles de scabieuse en guise de thé. Il fut parfaitement guéri par l'usage de ces remèdes.

#### DIXIEME OBSERVATION.

LE 6 Mai 1736 , je fus prié de visiter la femme du nommé Catelot , demeurant rue S. Julien à Nancy , & attaquée depuis plusieurs mois d'une phthisie pulmonaire , accompagnée de toux , de crachement de ma-



fieres purulentes , quelquefois mêlées de sang , de fièvre lente avec redoublement , trois ou quatre heures après le repas , de maigreur & de difficulté de respirer.

La toux étoit causée par l'âcreté de la matiere purulente , qui irritoit les bronches & la trachée artere pendant l'expectoration ; la matiere purulente que le malade expectoroit , venoit de l'ulcere du poumon ; elle étoit quelquefois teinte de sang par la rupture de quelques vaisseaux pulmonaires , causée par les efforts que le malade faisoit en toussant ; la fièvre lente provenoit d'une partie des matieres de l'ulcere , qui se reforboient dans la circulation , & qui causoient une effervescence dans le sang , & par conséquent la fièvre lente ; elle s'augmentoît trois ou quatre heures après le repas , & dans le tems que le chyle commence à se mêler dans la circulation. La maigreur provenoit de ce que le chyle , au lieu de nourrir les parties du corps , se convertissoit en pus ; ainsi les parties du corps se trouvoient frustrées de leur nourriture , tombant dans une maigreur extrême , & à la fin dans le marasme. La difficulté de respirer vient des embarras qui se forment dans les bronches & dans les vésicules pulmonaires , par la matiere purulente dont elles sont farcies. Pour parvenir à une guérison radicale , après la saignée du bras & une légère purgation avec la manne & la



Rhubarbe, je prescrivis à la malade l'usage de l'opiate becchique ci-dessus. Un mois après l'usage de cet opiate, la malade se trouva rétablie, & en parfaite santé. *Le Lecteur est prié de recourir, pour la théorie de cette maladie, à celle que nous avons indiqué au commencement de ce traité.*

---

### ONZIEME OBSERVATION.

**L**E 10 du même mois je fus appelé pour visiter & guérir la femme du nommé Nicolas, demeurant vis-à-vis le Mont de Piété à Nancy, se plaignant, de même que la précédente, d'une toux sèche, d'un crachement de matieres purulentes, quelquefois teintées de sang, de fièvre lente, de maigreur, de douleurs entre les deux épaules, & de difficulté de respirer, ne pouvant dormir que la tête élevée. Cette malade fut guérie avec les mêmes remèdes que la précédente, la saignée du bras, une légère purgation avec la manne & la rhubarbe, l'opiate becchique, & ensuite l'usage du lait de vache coupé avec la décoction des feuilles de scabieuse. *On peut juger de l'efficacité de cet Opiate becchique, par cette suite d'Observations.*



## DOUZIEME OBSERVATION.

**S**UR la fin du même mois , je fus invité par le sieur Gouffé, Conducteur des caissons pour le service de l'armée de France, attaqué d'une toux fréquente , avec crachement de matieres épaissées , quelquefois teintes de sang ; il maigrissoit depuis trois mois à vue d'œil , avec une fièvre lente , qui s'augmentoît deux ou trois heures après le repas , se plaignant aussi de douleurs considérables entre les deux épaules. Son oppression jointe aux symptômes , ne laissoit aucun doute qu'il ne fût véritablement pulmonique.

Comme la poitrine étoit fort embarrassée , ma premiere indication fut la saignée du bras , afin de dégager , autant qu'il seroit possible , les poumons farcis d'une humeur épaisse & gluante , qui s'arrêtoit dans les bronches , les rongeoit par son âcreté , causoit la toux & l'oppression , & de diminuer l'inflammation & la fièvre , & en donnant plus d'aisance au sang pour circuler , d'empêcher qu'il ne se portât en si grande quantité aux poumons , & qu'il ne leur fournît une nouvelle matiere propre à augmenter le dépôt. Je prescrivis ensuite un minoratif au malade , afin d'évacuer par le bas les ma-



tières hétérogenes qui fermentoient avec le sang , & entretenoient la fièvre lente.

Enfin , pour faire dessécher l'ulcere , pour en resoudre la matiere , & pour la consolider , je prescrivis au malade l'opiate becchique ci-dessus , à la dose d'un gros matin & soir , & par dessus un verre de décoction de feuilles de scabieuse & de lierre terrestre.

Sa boisson ordinaire étoit la tisanne suivante : Prenez racines de grande consoude , de guimauve , de chacune une once ; reglisse une demi-once , feuilles de capillaire , de langue-de-cerf , de chacune une poignée , fleurs de pied-de-chat , de tussilage , de violette , de chacune une pincée ; faites bouillir le tout dans cinq livres d'eau de fontaine , pour une tisanne qui servira de boisson ordinaire. Ensuite l'usage du lait de vache completa la guérison.

### TREIZIEME OBSERVATION.

*Pulmonie compliquée avec Hydropisie.*

**L**E 3 Juin 1737 , le sieur Louis Goujon , Musicien de la Primatiale de Nancy , âgé de cinquante-huit ans , me fit inviter d'avoir soin du rétablissement de sa santé. Les symptômes de sa maladie étoient la toux , l'oppres-



sion de poitrine , le crachement de matieres purulentes , dont il expectoroit chaque jour trois ou quatre palettes , la fièvre lente , la maigreur & l'exténuation de toutes les parties du corps , l'enflûre des pieds , des jambes & des cuisses , symptômes ordinaires de la Phthisie , ou ulcere du poumon , parvenue au troisieme degré.

1°. Toute matiere purulente , de quelque partie du corps qu'elle provienne , suppose un ulcere ; donc le malade qui crache le pus , est attaqué d'un ulcere : or la matiere que l'on rejette par la bouche en quantité , ne sauroit venir que des poumons ou de l'estomac ; si elle venoit de l'estomac , on la vomiroit & on la rejetteroit sans tousser : il s'ensuit donc que celle que l'on rejette en toussant , vient des poumons.

2°. Elle cause la toux en passant par la trachée artère , parce que ce canal se trouve irrité par l'âcreté de la matiere qui y passe.

3°. L'oppression de poitrine vient de ce qu'une partie des lobes du poumon étant remplie de pus , l'air que le malade respire , n'y peut pénétrer qu'en petite quantité ; c'est par cette raison que les Pulmoniques ont la respiration courte & fort oppressée.

4°. La fièvre lente accompagne toujours cette maladie , parce qu'il se résorbe , par la voie de la circulation , une partie de matiere  
de



de l'abcès, qui cause au sang une effervescence & un mouvement fébril.

5°. La maigreur vient de ce que le chyle destiné à nourrir les parties du corps, se corrompt & se change en pus, & par cette raison, tout le corps s'en trouve frustré & il maigrit de plus en plus jusqu'à la mort.

6°. L'enflûre des parties inférieures du corps, est causée par un sang séreux, dépouillé, pour ainsi dire, de son baume & de son volatil, dont la sérosité se sépare & s'extravase; c'est pour cette raison que l'enflure ne vient ordinairement aux Phthiques, que dans le dernier période, lorsque le malade approche de sa fin.

Je commençai la cure par purger le malade, avec deux onces de manne délayée dans un bouillon de veau. Ensuite je le mis à l'usage de l'opiate becchique, décrit ci-dessus, auquel j'ajoutai trois gros de cloportes, & un gros de baume de la Mecque. A la fin de cet opiate, je fis purger le malade avec un gros de poudre hydragogue, & ensuite je lui fis prendre le lait de vache, en le purgeant au commencement & à la fin.

Dans le nombre de 768 malades, que j'ai traité, dit notre Observateur, pendant l'année 1737, il s'est trouvé seize Pulmoniques qui ont été guéris avec les mêmes remèdes que ci-dessus, à quelques changemens près. *Je ne puis assez répéter de recourir, pour la théorie, à ce que nous avons dit au commencement de ce Traité.*



## QUATORZIEME OBSERVATION.

*Pulmonie héréditaire.*

**L**E 20 Octobre 1738, je fus appelé pour secourir la fille du sieur François Bloucatte, âgée de sept ans, attaquée d'une fièvre lente continue avec redoublement, d'une toux sèche, d'un crachement de matieres purulentes, quelquefois teintées de sang; en un mot de tous les symptômes qui caractérisent la véritable phthisie pulmonaire. Pour ralentir la fièvre, & diminuer l'inflammation, je prescrivis d'abord la saignée du bras à la malade, ensuite l'opiate becchique & la décoction de feuilles de scabieuse en guise de thé. Elle continua l'usage de ces remèdes pendant cinq ou six mois; enfin voyant que la malade vomissoit en toussant, & qu'elle étoit oppressée & en grand danger de suffocation, dans ce cas désespéré, je me déterminai, contre les regles, à lui faire prendre trois grains de stibié, & une once de manne dans un bouillon. Ce remède, en la faisant vomir, dégagea sa poitrine, de maniere qu'elle fut en état de continuer l'usage de son opiate becchique, dont elle fut parfaitement guérie cinq ou six mois après contre toute espérance; nous insistons sur ce remède peu usité en pareil cas,



avec d'autant plus de raison, que le pere, l'oncle, la grand'mere, & plusieurs autres parens de cette jeune fille, sont morts de la phthisie pulmonaire, & qu'étant héréditaire dans la famille, elle est la seule qui en a été guérie radicalement.

---

### QUINZIEME OBSERVATION.

**L**E 12 Avril 1740, je fus invité d'avoir soin du rétablissement de la santé de la fille du nommé Prudhomme, âgée d'environ quinze ans. Elle maigrissoit de jour à autre; elle touffoit & crachoit souvent des matieres épaisses, purulentes, quelquefois mêlées de sang; ce qui ne laissoit aucun doute d'un dépôt dans la substance du poulmon.

Je commencai le traitement, par la saignée du bras, afin que le sang ne pût fournir une si grande quantité de matieres à l'abcès; ensuite je lui fis prendre une once & demie de manne, pour disposer l'estomac, par une légère purgation, à recevoir l'impression des remèdes becchiques; ces remèdes étoient l'opiate décrit ci-dessus, auquel j'ajoutai un demi gros de baume du Perou; & je terminai la cure de cette maladie, par l'usage du lait de vache que je lui prescrivis.

Neuf ou dix ans après la malade étant mariée, mourut en couche de son premier enfant.



---

SEIZIEME OBSERVATION.

**L**E 15 Septembre 1740, le nommé Viare, de la paroisse S. Pierre de Nancy, me fit prier d'avoir soin du rétablissement de sa santé, quoique âgé de 80 ans. La toux sèche, la fièvre lente, l'oppression de poitrine, le crachement de matières purulentes, la maigreur & l'exténuation de tout le corps, joint à son grand âge, ne permettoient pas au malade de sortir de son lit. Dans cette situation presque désespérée, je lui prescrivis une once & demie de manne, délayée dans un bouillon de mou de veau, dont il fut purgé trois ou quatre fois : ensuite je lui ordonnai l'opiate becchique dont est question ; après quoi je lui fis prendre le lait dans la saison convenable. Ce malade a été guéri, & se portoit très-bien pour son âge en 1749, neuf ans après sa guérison.

---

## DIX-SEPTIEME OBSERVATION.

**L**E premier Octobre de la même année, le nommé Damien Oudot, demeurant sur la porte S. Jean, me fit prier d'avoir soin du rétablissement de sa santé & de le guérir



D'une phthisie pulmonaire. Il maigrissoit & crachoit des matieres épaisses avec fièvre lente, courte haleine, se plaignant de douleurs entre les deux épaules.

La maigreur étoit la suite du crachement de matieres purulentes, de même que la fièvre, parce que cette matiere étoit produite par la matiere chyleuse du sang, qui se corrompoit dans les poumons & se changeoit en pus, d'où résultoit la fièvre lente & la maigreur de tout le corps, la toux & le crachement purulent, de même que la courte haleine & les douleurs entre les deux épaules, qui sont les symptômes ordinaires de la pulmonie, ou ulcere des poumons.

Pour parvenir à une guérison radicale, je commencai par faire saigner le malade, afin qu'en diminuant la fièvre & l'inflammation, il fût plus en état de prendre les remèdes particuliers à la maladie. Le lendemain je lui fis prendre deux onces & demie de manne, délayée dans cinq onces d'infusion de rhubarbe, dont il fut suffisamment purgé.

Ensuite mon indication se porta à dessécher l'ulcere & adoucir le sang par le secours de l'opiate pectoral ci-dessus, auquel j'ajoutai seulement un gros de dent de sanglier.

Je lui ordonnai ensuite de boire par-dessus chaque prise, qui étoit de la dose



d'un gros soir & matin , un gobelet de décoction de feuilles de scabieuse avec un peu de sucre.

Après avoir fait usage de ces remèdes pendant environ six semaines , il fut parfaitement guéri.

---

#### DIX-HUITIEME OBSERVATION.

**L**E 28 Novembre de la même année , le nommé La Douceur , rue Paille-maille à Nancy , me fit prier de le guérir d'une Phthisie pulmonaire , dont il étoit attaqué depuis plusieurs mois , & qui étoit la suite d'un gros rhume , appelé Coqueluche en langue vulgaire. Le malade touffoit & crachoit des matieres épaisses , avec douleur de tête , fièvre lente , ralement & difficulté de respirer , &c.

Après la saignée du bras , il fut purgé avec deux onces de manne délayée dans six onces de dissolution de casse , après quoi il se mit à l'usage de l'opiate becchique , & ensuite à celui du lait dans la saison convenable. Il fut parfaitement rétabli.



## DIX-NEUVIEME OBSERVATION.

**L**E 18 Février 1743, je fus invité d'aller voir la femme Pierfon, au Faubourg S. Pierre de Nancy, attaquée d'une toux sèche, d'oppression de poitrine, d'une fièvre lente, de maigreur, de douleur entre les deux épaules, de crachement de matieres purulentes, & quelquefois teintes de sang, qui font les principaux symptômes d'une phthisie pulmonaire.

La toux est produite par l'âcreté du pus qui sort du poumon, irrite les bronches & la trachée artère. L'oppression de poitrine est causée par la même matiere, qui occupe une partie de la substance du poumon, la fièvre lente & la maigreur, par une partie de cette matiere qui se réorbe dans les veines par la voie de la circulation, & cause au sang un mouvement fébril, & par son âcrimonie, corrode les parties charnues & produit la maigreur.

La douleur entre les deux épaules, vient ordinairement des adhérences qui se font du poumon à la plevre, & qui causent des tiraillemens douloureux dans le tems de l'inspiration. Le crachement de matieres purulentes vient de l'abcès du poumon; elles sont quelquefois teintes de sang, lorsqu'il



se trouve quelque vaisseau sanguin entrelacé dans l'ulcere ; les efforts que l'on fait en toussant , les obligent à se rompre , & à causer l'hémorrhagie , qui est quelquefois si considérable , qu'on a de la peine à l'arrêter.

Comme je ne doutai nullement de l'existence de l'ulcere du poumon , par l'examen de tous ces symptômes , ma premiere indication fut la saignée du bras , tant pour appaiser l'inflammation & pour prévenir l'hémorrhagie , que pour ralentir la fièvre.

Ensuite pour disposer l'estomac à recevoir l'impression des remèdes , je fis prendre à la malade deux onces & demi de manne délayées dans un gobelet de décoction de feuilles de scabieuse ; mais le poulmon étant ulceré , comme on en étoit convaincu par la matiere purulente qui en sortoit journellement , je conseillai à la malade de se mettre à l'usage de l'opiate becchique ci-dessus.

Elle en prit matin & soir pendant quinze jours , la dose d'un gros , & par dessus , un gobelet de décoction de feuilles de scabieuse. L'effet de ces remèdes fut la guérison de la malade. La même année , trois autres personnes furent guéries de phthisie pulmonaires par les mêmes remèdes.

*La théorie de cette Observation a pareillement besoin d'être réformée.*



## VINGTIEME OBSERVATION.

*Pulmonie compliquée avec Hydropisie.*

**L**E premier Janvier 1744, je fus invité de visiter & traiter le fils du nommé Jean-Nicolas Pradon, âgé de dix-huit à dix-neuf ans, & attaqué de toux, d'oppression de poitrine, de crachement de matieres purulentes, quelquefois mêlées de sang, de fièvre lente, de maigreur, de douleurs entre les deux épaules, & tous les soirs de tumeurs édémateuses des pieds & des jambes.

1°. La toux est causée par la matiere purulente, qui ne sauroit être expectorée que par la trachée artère, qu'elle irrite en passant.

2°. L'oppression de poitrine est produite par la matiere dont les poumons sont farcis, & qui empêche l'air d'y entrer facilement.

3°. Le crachement de pus vient de l'ulcere & de la matiere qu'il renferme, la nature qui tend toujours à l'évacuation de ce qui lui est nuisible, le pousse hors du poumon par le secours de la respiration & par la compression que font le diaphragme & les muscles intercostaux, sur les parties contenues dans la poitrine; elle est quelquefois teinte de sang par la corrosion des vaisseaux sanguins qui avoisinent l'ulcere, & qui sont rongés par l'âcrimonie de la matiere purulente.



4°. La fièvre lente vient de ce qu'il se résorbe dans les veines une partie du pus, qui cause au sang une effervescence contre nature.

5°. La maigreur provient de ce que le sang fournit continuellement la matiere de l'ulcere au chyle, ce qui le rend âcre & peu propre à s'attacher aux parties charnues pour les nourrir.

6°. La douleur entre les deux épaules est aussi produite par l'âcreté du pus, qui ronge les bronches & les vésicules pulmonaires, situés entre les deux omoplates, & par le tiraillement que font les adhérences du poumon à la plevre pendant l'inspiration.

La tumeur édémateuse des pieds & des jambes, notamment le soir, vient d'un sang dissout, limpide & séreux, sans consistance, ce qui est occasionné par la longueur de la maladie, dans laquelle la férosité du sang se sépare facilement, s'extravase hors des vaisseaux sanguins, & tombe de son propre poids dans les parties où elle a le plus de pente.

Quoique cette phthisie fut parvenue à son troisieme degré, qu'elle fut compliquée avec l'hydropisie, & presque incurable, je parvins à la guérison, par le secours des remèdes suivans.

Je fis purger le malade avec une once & demie de manne, & un demi-gros de poudre hydragogue, délayées dans quatre on-



ces d'infusion de rhubarbe , qu'il prit le matin ; ensuite pour déterger l'ulcere , pour le dessécher & pour en faire expectorer la matiere & la faire consolider , je prescrivis l'opiate becchique , à laquelle j'associai une demi-once de cloportes en poudre.

Pendant l'usage de cet opiate , je faisois purger le malade de huit jours en huit jours , avec un gros de poudre hydragogue ; ce qui l'a parfaitement guéri , & de son hydropisie & de sa phthisie pulmonaire. *Nous avons bien de la peine à penser , avec l'Observateur , que le malade dont il est question , fût dans le dernier période de sa maladie.*

#### VINGT - UNIEME OBSERVATION.

**L**E 28 Juillet 1746 , je fus appelé pour guérir la fille du nommé Bourgeois , au faubourg de Nancy , âgée de vingt-deux ans , & attaquée d'une phthisie pulmonaire , dont les symptômes étoient la toux , l'oppression de poitrine , les douleurs entre les deux épaules , le crachement de matieres purulentes , quelquefois mêlées de sang , la maigreur & la fièvre lente.

La toux étoit causée par la matiere purulente qui irritoit la trachée-artere par son âcrimonie & produisoit la toux dans le tems de l'expectoration. L'oppression de poitrine provenoit du dépôt qui s'étoit fait dans la



propre substance des poumons, & qui empêchoit l'air d'y pénétrer facilement. Les douleurs entre les deux épaules étoient produites par les adhérences des poumons, qui s'étoient faites à la plevre dans le tems de l'inflammation ; adhérences qui produisoient des tiraillemens & des douleurs très-vives entre les deux épaules. Le crachement des matieres purulentes, quelquefois mêlées de sang, venoit du pus contenu dans l'abcès, qui s'évacuoit par les bronches & par la trachée-artère ; ce pus étoit quelquefois mêlé de sang, parce qu'il rongeoit par son âcreté les petits vaisseaux capillaires, dont l'érosion ne pouvoit se faire sans laisser échapper quelques filets de sang qui se trouvoient mêlés avec la matiere purulente. Ce sont les principaux symptômes qui caractérisent la phthisie pulmonaire.

Je commencai la cure par la saignée du bras ; le lendemain je fis prendre deux onces & demie de manne à la malade, & après l'effet de cette médecine, je lui prescrivis l'opiate becchique ci-dessus.

Par dessus chaque prise d'opiate, je fis donner un grand verre de décoction de feuilles de scabieuse, ensuite pour rendre le sang de la malade plus doux & balsamique, je la mis à l'usage du lait de vache, pendant tous le mois de Septembre, & elle fut parfaitement rétablie.



## VINGT-DEUZIEME OBSERVATION.

LE 26 Juin 1748, je fus consulté pour le rétablissement de la santé de François Humbert, domestique chez M. le Procureur-Général de Lorraine, âgé de vingt-quatre ans, & incommodé depuis quelques mois de toux, d'oppression de poitrine, de fièvre lente, de maigreur, de douleurs entre les deux épaules, de crachement de matieres purulentes, quelquefois teintées de sang; en un mot, de tous les symptômes qui caractérisent la véritable phthisie pulmonaire; maladie d'autant plus difficile à guérir, que le mouvement perpétuel des poumons est un obstacle à la réunion & la consolidation de l'ulcere.

Ma premiere indication fut d'arrêter le progrès de la fièvre & de l'inflammation par la saignée du bras; ensuite pour disposer l'estomac à recevoir l'impression des remèdes becchiques & pectoraux, je fis purger le malade avec deux onces & demi de manne délayée dans cinq onces d'eau vulnéraire simple.

Ayant été suffisamment purgé, & l'estomac bien disposé, je prescrivis l'opiate becchique ci-dessus.

Après avoir fait usage de cet opiate pen-



dant un mois, les symptômes de la maladie s'étant dissipés, je conseillai au malade le lait de vache coupé avec la décoction de feuilles de scabieuse, qui termina heureusement la guérison de la phthisie pulmonaire.

---

#### VINT-TROISIEME OBSERVATION.

**L**E sieur Goujon, Musicien de la Primatiale, qui fut guéri d'une phthisie pulmonaire en l'année 1737, ayant été attaqué douze ans après d'une pareille maladie & des mêmes symptômes, fût aussi guéri avec les mêmes remèdes, au mois de Février 1749; savoir par l'usage de l'opiate becchique & des feuilles de scabieuse en décoction, quoique parvenu à l'âge de 70 ans,

---

#### VINGT-QUATRIEME OBSERVATION.

**L**E 17 Juin 1749, Laurent Lacour, habitant de l'Aye-S.-Christophe, à deux lieues de Nancy, me vint consulter pour une affection de poitrine, dont il étoit fort incommodé depuis long-tems.

Les symptômes de sa maladie étoient la toux sèche, l'oppression, la fièvre lente,



la maigreur , les douleurs entre les deux épaules , le crachement de matieres purulentes , quelquefois teintes de sang ; symptômes essentiels de la pulmonie , ou phthisie pulmonaire , c'est-à-dire d'un dépôt de matieres purulentes , qui s'étoit fait dans la propre substance du poumon.

Pour procurer la guérison au malade , je lui conseillai , en premier lieu , une légère saignée du bras , & ensuite l'usage du baume de Leucatel , dont je lui fis prendre tous les matins & soirs un demi-gros , & par-dessus chaque prise , un bon gobelet de décoction de suc de scabieuse , après y avoir ajouté une cueillerée ou deux de syrop de capillaire pour l'adoucir. Cinq ou six mois après , je rencontrai ledit Laurent Lacour , qui m'assura qu'il avoit été radicalement guéri par les remèdes ci-dessus indiqués , après en avoir fait usage pendant six semaines.

#### VINGT-CINQUIEME OBSERVATION.

**L**E 4 Septembre 1749 , je fus consulté pour la maladie du sieur Dugay ; Musicien du Concert & de la Primatiale de Nancy , âgé de vingt-deux ans , & attaqué , depuis environ deux mois , d'une grande oppression de poitrine , d'une fièvre lente avec redou-



blement deux ou trois heures après le repas, de sueurs nocturnes, notamment sur la poitrine, qui affoiblissoient considérablement le malade, de toux avec crachement abondant de matieres épaisses & purulentes; symptômes de phthisie pulmonaire, qui dénotoient un dépôt dans la substance du poumon.

Pour ralentir la fièvre, & pour appaiser l'inflammation, je fis faire une saignée du bras au malade, & comme son sang étoit fort coïneux, épais & purulent, le lendemain je fis réiterer la saignée à la quantité de deux palettes, ensuite je lui prescrivis mon opiate becchique, à la façon accoutumée. Après l'usage de cet opiate, je fis prendre au malade tous les matins & soirs les bouillons suivans.

Prenez la moitié d'un mou de veau avec le cœur, têtes de pavot blanc n<sup>o</sup>. 2.; feuilles de pulmonaire, de pervenche, de chacune une poignée, fleurs de tussilage, de pied-de-chat, de chacune une pincée; faites bouillir dans une suffisante quantité d'eau de fontaine, & réduire à moitié; exprimez fortement, & faites deux bouillons qui seront pris matin & soir; & continuez pendant quinze jours.

La fièvre lente, & les autres symptômes étant cessés, le malade pris deux onces de manne, pour se mettre ensuite à l'usage du lait, qui acheva sa guérison.

VINGT-SIXIEME



## VINGT-SIXIEME OBSERVATION.

**L**E 24 Août 1750 , je fus consulté par Nicolas Thiviet , Pâtissier , demeurant à Toul , pour une phthisie pulmonaire dont il étoit attaqué depuis fort long-tems. Les symptômes de sa maladie étoient la toux , l'oppression de poitrine , la fièvre lente , le crachement de matieres épaisses , purulentes & quelquefois teintées de sang , & une maigreur de tout le corps.

La toux est causée par l'âcreté des matieres épaisses & purulentes qui passent par la trachée artère ; & qui l'irritent en y passant. L'oppression vient des matieres qui s'extravaient dans les bronches & les vésicules pulmonaires , & qui empêchent l'air d'y parvenir facilement.

La fièvre lente est occasionnée par une partie des mêmes matieres purulentes , qui se résorbent dans les veines , & qui se mêlent avec le sang , lui causent une effervescence fébrile.

Les matieres purulentes que l'on crache , viennent de l'abcès du poulmon , qui fait le siege de la maladie , siege qui entretient le crachement jusqu'à la mort , lorsqu'il ne peut pas être consolidé. Par les efforts que les Pulmoniques font en toussant , il se rompt.



souvent des petits vaisseaux sanguins dans les poumons, d'où il s'ensuit que l'on crache des matieres qui sont quelquefois teintes de sang; & quelquefois aussi il se rompt des gros vaisseaux artériels: alors il sort par la bouche, en toussant, un sang rouge, vermeil, écumeux, en très-grande quantité, qui met souvent le malade à deux doigts de la mort, & en grand danger de suffocation.

Quant à la guérison de la phthisie, quoiqu'elle soit très-difficile, je l'ai cependant entrepris avec succès, de la maniere suivante.

Prenez infusion de rhubarbe, quatre onces, dans laquelle vous ferez fondre une once & demie de manne, & deux gros de tablettes diacarthami, pour une médecine à prendre le matin, & deux heures après un bouillon; après quoi je prescrivis l'opiate becchique ci-dessus. Le malade ayant fini cet opiate, me vint remercier deux mois après de sa guérison.

---

#### VINGT-SEPTIEME OBSERVATION.

**L**E 23 Avril 1751, la fille aînée du sieur Beaujan, Amodiateur à Ingerai, village distant de trois lieues de Nancy, me vint consulter pour une affection de poitrine, dont elle étoit fort incommodée depuis plusieurs mois. La toux sèche, l'oppression



le crachement de fang & de matieres épaisses, la fièvre lente continue, avec des redoublemens deux ou trois heures après le repas, la maigreur & la difficulté que la malade avoit de dormir la tête baissée, étoient les principaux symptômes de sa maladie, symptômes qui ne laissoient aucun doute de la phthisie pulmonaire, ou ulcere du poumon.

Chacun fait que tous les ulceres internes sont très difficiles à guérir, notamment ceux du poumon, pour deux raisons. La premiere, parce que le poumon est composé d'une substance molle & spongieuse; la seconde, parce que son mouvement continuel en empêche la réunion; c'est pour cette raison qu'autrefois les Pulmoniques étoient incurables; mais comme la Médecine acquiert de jour en jour un nouveau degré de perfection, l'on a trouvé depuis peu les remèdes propres à guérir les Pulmoniques les plus désespérés. On peut voir ici un grand nombre d'Observations des personnes que j'ai guéries de ces maladies; j'en ai indiqué les noms, les professions & les demeures, pour rendre ces observations moins suspectes.

Je conseillai donc à cette fille, après une légère saignée, de se mettre à l'usage de l'opiate becchique ci-dessus.

Je fis purger la malade au commencement & à la fin de l'usage de cet opiate, avec deux onces & demie de manne délayée dans un bouillon, en peu de tems elle fut bien gué-



rie, & ensuite, pour adoucir l'âcreté de son sang, & le rendre plus balsamique, je lui conseillai de se mettre à l'usage du lait de Vache pendant un mois, ce qu'elle fit avec beaucoup de succès.

---

#### VINGT-HUITIEME OBSERVATION.

UNE jeune Dame de considération, dont les peres & meres étoient morts pulmoniques, commençoit à se ressentir de plusieurs symptômes de cette maladie, qui étoit héréditaire dans la famille. Le 9 Janvier 1755, cette Dame me fit appeller pour prévenir les suites de la phthisie pulmonaire, dont elle étoit menacée; elle maigrissoit à vue d'œil, & se plaignoit de courte haleine, d'opression de poitrine, de douleurs entre les deux épaules & dans les côtés, de crachemens de matieres épaissies qui se précipitoient au fond de l'eau, d'une fièvre lente qui redoubloit trois ou quatre heures après le repas, dans le tems de la digestion & de la distribution des alimens, de chaleur avec sueur aux mains & à la plante des pieds. Ces symptômes, combinés ensemble, ne laissoient aucun doute d'une phthisie pulmonaire au premier degré; c'est pourquoi, afin de parvenir à une guérison radicale, mon indication se porta d'abord à mettre la



malade à l'usage de l'opiate becchique & anodine ci-dessus; la malade fut aussi purgée de quinzaine à autre avec deux onces de manne & dix grains de scammonée d'alep, délayée dans un verre de tisane.

Cette Dame fut très-contente de son opiate : six semaines après elle fut radicalement guérie de sa phthisie héréditaire; ce qui a paru par l'embonpoint où elle se trouve depuis ce tems.

### C O R O L L A I R E.

De ces vingt huit Observations, on peut conclurre de l'efficacité de l'Opiate becchique de M. Marquet, puisque presque tous les malades dont on y fait mention, ont été rétablis par le moyen de ce remède; il n'y en a que deux ou trois qui ont pris simplement du baume de leucatel. « Ces cures ne peuvent pas être suspectes, dit l'Auteur, puisque je nomme les personnes, j'indique leurs demeures & leurs qualités ». J'ai trouvé, moi-même, dans les papiers de M. Marquet, une infinité d'arrestations, que j'ai entre les mains, qui constatent toutes, & unanimement, de l'efficacité de ce remède; j'ai rapporté ici tout-au-long, les observations de M. Marquet, telles que je les ai trouvées dans ses mémoires, ainsi que je l'ai déjà dit plusieurs fois; j'ai cru n'y devoir rien changer, tant par respect



pour l'Auteur , que pour mieux convaincre le Lecteur de la bonté du remede qui y est indiqué ; j'espere par ces raisons, qu'on ne me saura pas mauvais gré si j'ai quelquefois tombé dans quelques répétitions avec l'Observateur. Quant à la théorie qui est exposée dans ces observations , je ne la donne pas non plus comme de moi ; j'ai établi les causes de cette maladie au commencement de cette dissertation.

Nous allons encore rapporter ici deux Observations du même Auteur , sur des pulmonies compliquées avec la vérole , qu'il a traitées par une méthode toute différente ; nous donnerons ensuite ses consultations sur cette maladie , & nous joindrons en outre deux de nos Observations sur deux phthysies pulmonaires que nous avons traitées par le moyen de l'opiate becchique de M. Marquet.

---

#### VINT-NEUVIEME OBSERVATION.

*Pulmonie à la suite d'une Vérole de naissance.*

**L**E 28 Décembre 1715 , dit M. Marquet , je fus invité de rétablir la santé d'une jeune femme , dont le pere , mort de la vérole , avoit communiqué sa maladie à sa fi le avant sa naissance ; maladie qui ne se manifesta



dans l'enfant qu'à l'âge de puberté , par l'ulcere des poumons, avec un crachement copieux de matieres purulentes , épaisses , souvent teintes de sang , accompagnées d'une toux sèche , de maigreur de tout le corps , d'enflures des pieds & des jambes , sur-tout le soir dans le tems où la fièvre redoubloit régulièrement ; elles se désenfloient le matin. Etant bien persuadé que cette maladie étoit héréditaire , & occasionnée par un virus vérolique , je pris le parti de traiter la malade par des remedes mercuriels , & afin de diminuer l'oppression , l'inflammation & la fièvre , je commençai la cure par la saignée du bras , après quoi je fis prendre à la malade dix grains de panacée mercurielle , & vingt grains de rhubarbe en poudre , incorporé avec un peu de syrop de rose. Ce bol la purgea suffisamment ; je continuai trois jours de suite à lui faire prendre dix grains de panacée , & chaque quatrieme jour j'ajoutai vingt-cinq ou trente grains de rhubarbe en poudre , afin de précipiter par le bas les matieres dissoutes par l'effet du mercure.

Les bouillons de mou de veau , les crêmes de riz , d'orge , & l'usage du lait , acheverent de guérir la malade ; mais ses enfans sont tous stupides , hébêtés , & fort valétudinaires , de même que son mari qui a un teint livide & une santé très-chancelante.

*Sic Patrum in natos abeunt cum semine morbi.*



## TRENTIEME OBSERVATION.

*Pulmonie à la suite de la Vérole.*

LE 15 du mois de mai 1719, je fus invité par un ancien Officier des troupes de France, âgé d'environ cinquante ans, d'avoir soin du rétablissement de sa santé. Il me déclara qu'il avoit gagné pendant sa jeunesse plusieurs gonorrhées virulentes, des bubons vénériens, des chancres, des rhagades, des condylomes à l'anús, pour lesquels il avoit passé par les remèdes, & qu'on lui avoit donné plusieurs frictions qui n'avoient pas empêché qu'il ne lui fût survenu une toux sèche, avec un crachement de matieres épaisses, quelquefois teintées de sang, accompagnée d'une fièvre lente continue, qui redoubloit trois ou quatre heures après le repas; ce qui l'avoit maigri considérablement. Je compris par ce récit, que cette toux étoit une suite de la vérole; qu'il étoit resté chez ce malade quelque levain acide de ses anciennes débauches, & qu'il falloit les corriger par l'usage de la panacée.

Pour le préparer à ce remède, calmer la toux & diminuer l'inflammation, j'ordonnai la saignée du bras, ensuite je lui fis prendre deux onces de manne, qui le pur-



gerent abondamment. Il resta quelques jours à l'usage des tisannes & bouillons rafraîchissans, après quoi je lui fis prendre dix grains de panacée mercurielle, incorporée avec suffisante quantité de conserve de roses; il en fut purgé trois ou quatre fois.

Il prit les deux jours suivans une dose pareille, ce qui lui fit un effet si prodigieux du côté de la bouche, que tout-à-coup la langue, les levres, les gencives, & tout le visage du malade, s'enflerent considérablement. Je fus obligé de le faire saigner trois fois, & je lui ordonnai plusieurs lavemens laxatifs & émolliens, tels que les suivans.

Prenez feuilles de mauve, de pariétaire, de branche-ursine, de violettes, de chacune une demi-poignée; fleurs de camomille, de melilot, de chacune une pincée; faites bouillir dans une suffisante quantité d'eau de riviere, & dissolvez dans une livre de colature électuaire diaphenic, miel rosat, de chacun une once; faites un lavement qui fera donné sur le champ.

L'inflammation se ralentit alors: il survint au malade une salivation qui dura trois semaines, pendant lesquelles il ne vécut que de lait; lorsqu'elle fut passée, il fut purgé comme auparavant. Il continua l'usage du lait pendant un mois, après quoi sa toux & son crachement de matieres purulentes cessèrent entierement, & il se trouva parfaitement guéri.



On ne peut attribuer les effets qui précéderent cette salivation , qu'au mercure , qui étoit , selon toute apparence , resté dans le corps du malade lors des frictions , & qui avoit été mis en mouvement par les trente grains de panacée qu'il avoit pris en trois fois.

### R É F L E X I O N S.

**P**AR ces deux Observations , il est évident que la vérole , comme un second Protée , paroît souvent sous différentes faces ; dans ces deux cas elle avoit paru avoir tous les symptômes d'une vraie pulmonie , & il ne falloit pas moins que la profonde pratique de M. Marquet , pour l'en distinguer.

### I. CONSULTATION.

*Extrait d'une Lettre du 19 Décembre 1754.*

**L**A bonne renommée , Monsieur , dans laquelle vous êtes établi , engage les malades d'avoir recours à vous pour le soulagement de leurs incommodités. Permettez-moi d'avoir cet honneur , & de vous faire le détail de celle qui me tourmente aujourd'hui.

Je fus attaqué d'un rhume très-violent , il y a douze à treize ans , & par les efforts que je fis en toussant , il me sortit



une tumeur dans l'aine droite , laquelle s'est formée en hernie , que je contiens , depuis ce tems par un bandage , ensuite il m'est survenue une toux , avec difficulté de respirer , laquelle toux m'inquiète , me faisant beaucoup cracher , & depuis sept ou huit ans la difficulté de respirer s'est augmentée , surtout les matins sortant du lit ; mais la nuit , lorsque j'ai trop soupé , cette toux me fait faire des efforts très-violens , & expectorer toutes les nuits un gobelet plein , que je suis obligé de tenir toujours à la tête de mon chevet ; les matieres sont extrêmement gluantes & épaisses , au point que je suis obligé d'avoir toutes les nuits la tête élevée & de tousser jour & nuit. Je suis âgé de 73 ans , je vous supplie , Monsieur , de vouloir m'apprendre si je puis espérer du soulagement par votre secours , & quel régime de vie je dois tenir dans le tems présent , de quels mets je dois m'abstenir pour modérer cette toux ; c'est la grace que je vous demande en attendant l'occasion de vous marquer ma reconnoissance , &c.

*Signé* DE MONTANT,  
Ancien Colonel d'Infanterie.



---

*RÉPONSE à l'exposé du 19 Décembre 1754.*

**L**A toux , l'oppression de poitrine , le crachement de matieres épaisses & purulentes , la fièvre & la maigreur , sont les principaux symptômes de la phthisie pulmonaire , qui caractérisent la maladie dont vous êtes tourmenté depuis si long-tems ; la matiere purulente que l'on expectore en toussant , suppose un ulcere dans la propre substance du poumon ; c'est cette matiere qui occasionne la toux par l'irritation qu'elle cause en passant par la trachée artère ; c'est cette matiere qui cause la fièvre lente , parce qu'il s'en résorbe une partie par la voie de la circulation , & occasionne au sang une effervescence extraordinaire & un mouvement fébril ; c'est cette matiere qui cause la maigreur , parce que le chyle destiné à nourrir les parties du corps , s'arrête dans l'ulcere , y fermente & contracte une âcreté plus capable de racler les parties du corps , de les extenuer , que de s'y attacher pour leur servir de nourriture ; ainsi , Monsieur , pour adoucir la violence de la toux , & pour procurer l'expectoration ; vous êtes conseillé de faire usage de l'opiate becchique suivant. ( Cet opiate est l'opiate becchique en question , il est inutile de le rapporter ici ; il en prescrit



Usage suivant la méthode ordinaire ). Pour boisson ordinaire , Monsieur prendra de la tisane faite avec les feuilles de pulmonaire , de scabieuse , de chacune une poignée ; reglisse une demi-once ; pour faire bouillir pendant une demi-heure dans trois chopines d'eau de fontaine. Il ne faut point manger de fruits , ni de crudités , ni de salades , ni aigreurs , &c.

---

## II. CONSULTATION.

UNE absence , Monsieur , à laquelle j'ai été forcé , est cause que je n'ai pas eu l'honneur de répondre plutôt à celle que vous m'avez écrite , &c. Pour ce qui regarde ma descente , je vous dirai , Monsieur , que les intestins & l'épiploon ne forment que lorsque je fais des efforts à force de tousser , & toujours à la même place ; & si je n'ai la précaution de me coucher aussitôt sur le lit , elle s'endurcit & s'augmente à la grosseur d'une petite pomme & me cause des gonflemens le long des hanches , mais cela rentre , comme je viens de dire , sitôt que je me suis mis en repos sur un lit , & souvent même j'en suis quitte tout le long du jour ; mais je crains fort que pareille chose ne m'arrive de même dans la partie gauche , y sentant de tems à autre des gon-



flemens & des tiraillemens ; je suis plus incommodé de cette toux & de cette hernie l'hiver que l'été, & de la toux pendant la nuit préféablement au jour. Ces efforts, souvent en toussant, me causent des douleurs amères dans les bras. Voila bien du raisonnement ; je ne fais si vous le trouverez utile ; j'attends tout de vous, & je suis, &c.

*Signé* MERLAN, Colonel.

---

*RÉPONSE à l'Exposé précédent.*

**J**E viens, Monsieur, de recevoir votre Lettre, par laquelle j'apprends que vous n'avez pas encore fait usage de l'opiate que j'eus l'honneur de vous prescrire sur la fin du mois de Décembre dernier. Je vous exhorte donc, Monsieur, de l'employer le plutôt que vous pourrez, l'hiver avance, & la saison nous ramene de jour en jour un agréable printems, très-propre à rétablir les poitrines altérées ; profitez donc du tems, Monsieur, & ne differez pas d'avantage : il s'est fait un dépôt sur votre poitrine, qui pourroit ulcerer le poumon & se convertir en une phthisie incurable, faute de soulagement. En ce qui concerne votre hernie, pour prévenir les accidens qui pourroient en résulter, il faut observer un grand régime de vie, ne point boire de vin nouveau,



ne manger aucuns fruits , crudités , salades , aigreurs , point de ragouts , de viandes salées , épicées , point de gibier , de légumes , ni rien de pesant ou indigeste. S'il arrivoit que vous fussiez attaqué d'un étranglement de l'intestin dans l'aîne , ce qui se manifeste par de grandes douleurs de colique , par la constipation & le vomissement , il faudroit sans différer , après la saignée du bras & quelques lavemens , appliquer sur la partie malade une vescie de porc remplie de lait tiède , & se coucher sur le dos ; ajouter à chaque lavement un petit verre d'huile de lin. Lorsqu'il sera nécessaire de vous purger , & que vous manquerez d'appétit , vous le ferez avec deux onces de pulpe de casse récente délayée dans un gobelet d'eau de pariétaire , & lorsque vous irez à la selle , il faut avoir la précaution de mettre la main sur le bandage pour l'appuyer afin de le contenir , & même sur la partie opposée , pour empêcher l'intestin de sortir par les anneaux des muscles de l'abdomen ; il faudra aussi prendre la même précaution dans les fortes toux. J'ai l'honneur , &c.



## III. CONSULTATION.

*Extrait d'une Lettre de Toul, du 18 Août 1757.*

**J**E suis tourmenté, Monsieur, depuis 18 mois, d'une toux & d'un crachement fort épais, qui n'a eu d'autres suites, pendant tout ce tems, que de me maigrir considérablement, de m'affoiblir & de m'inquiéter beaucoup; & je n'ai pu parvenir à la dissiper, malgré tous les cordiaux & le lait de chevre que j'ai pris au mois de Mai dernier. Je suis revenu au Séminaire le six de ce mois, pour y prendre la Prêtrise, & le douze, accablé des exercices réitérés, & fatigues du Seminaire, je me suis senti atteint d'une oppression de poitrine extrêmement violente, d'une fièvre qui ne s'est point encore réglée, & qui est presque continue, qui n'est cependant pas bien violente; elle vient sans froid & sans presque aucuns maux de tête. La première saignée que l'on m'a fait, on m'a tiré du sang qui s'est changé en eau plus du tiers, le reste étoit chargé d'une coëne couleur de cendre; l'on m'a fait prendre force tisane rafraichissante & pectorale, du syrop de capillaire, ce qui adoucit à la vérité, mais qui ne calme pas l'oppression & le crachat:  
je



je crains que tout ceci n'aboutisse à la pulmonie, & enfin à la mort. Je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien examiner toutes ces circonstances, & de me dire naturellement si je puis espérer de guérison. J'espère que vous voudrez bien m'honorer d'une réponse salutaire ; je l'attends avec impatience. Je suis avec le plus profond respect, &c.

---

*RÉPONSE à l'Exposé.*

SUIVANT la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, il me paroît que la maladie dont vous êtes attaqué depuis un an & demi, est une phthisie pulmonaire, dans laquelle il y a encore espérance de guérison. La toux sèche, l'oppression de poitrine, la fièvre lente, la maigreur, le crachement de matières épaisses & purulentes, sont les signes symptomatiques de cette maladie. 1°. La matière âcre qui passe par la trachée artère, en l'irritant, produit la toux. 2°. L'oppression de poitrine vient du dépôt qui étant accumulé dans les vésicules pulmonaires & dans les bronches, y produit une pesanteur avec la difficulté de respirer. 3°. La matière épaisse & purulente est occasionnée par le chyle qui circule avec le sang, & qui contracte une acrimonie purulente, en se mêlant avec le



ferment qui se trouve dans les poumons, c'est pourquoi, plus l'on crache de cette matiere, plus il s'en régénere, parce que les alimens en fournissent continuellement de la nouvelle. 4°. La fièvre lente est causée par une partie de cette matiere, qui se réorbe dans les veines, & qui cause au sang une effervescence qui augmente sa circulation & la fréquence des pulsations des arteres; cette fièvre redouble trois ou quatre heures après le repas, parce que ce ferment se met pour lors en plus grand mouvement, & qu'il communique au sang une plus grande quantité de corpuscules purulens. Quoique tous ces symptômes soient fort facheux, il y a encore lieu à la guérison, ainsi que je viens de vous le dire, parce que la Phthisie ou Pulmonie n'est parvenue qu'au second degré; c'est pourquoi, en supposant que le malade a été saigné & purgé suffisamment, il est conseillé de quitter l'usage des tisannes rafraîchissantes, & de se mettre plutôt à celui de l'opiate becchique suivant (c'est le même dont il a été plusieurs fois question). On fera souvent prendre au malade du bouillon avec le mou & le cœur de veau, deux têtes de pavot blanc, des feuilles de pulmonaire, des fleurs de pas-d'âne, de chacune une poignée; le tout cuit dans un pot de terre & deux pintes d'eau réduites à moitié, pour, après l'expression, en extraire deux ou trois bouillons à prendre le matin deux ou trois jours de suite; ce qu'il faudra réi-



terer pendant quinze jours. Le malade doit se dispenser de boire du vin, même aux repas; il prendra pour boisson ordinaire de la tisanne faite avec les feuilles de bugle, de fanicle, de pervenche, de scabieuse, de chacune une demi-poignée; deux têtes de pavot blanc, des fleurs de coquelicot, une pincée; reglisse, une demi-once; que l'on fera bouillir pendant une demi-heure dans un pot d'eau de fontaine: il pourra aussi se mettre à l'usage du lait de vache coupé avec une décoction de scabieuse. Délibéré à Nancy, ce 19 Août 1751, pour M. Chenot de Battel, Diacre au Seminaire de Toul.

*Signé MARQUET.*

#### IV. CONSULTATION.

**J**AI reçu, Monsieur, la lettre obligeante & instructive que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & j'ai différé jusqu'à présent à vous en remercier, pour vous donner quelques nouvelles sûres du succès du regime de vie que vous m'avez prescrit; je l'ai observé très-scrupuleusement pendant près de dix jours, après lesquels j'ai été obligé de le quitter, parce qu'il me resserroit un peu trop; le remede opéroit cependant assez heureusement, car je crachois facilement sans beaucoup tousser & il me faisoit



dormir. Il faut donc, Monsieur, que vous ayez la bonté, pour rendre cette consultation parfaite, d'obvier s'il vous plaît à ces inconvéniens. Après avoir quitté ma tisanne, je me suis mis au lait de vache, coupé avec l'eau de scabieuse, que je prens soir & matin, jusqu'à ce que je sorte du Seminaire pour retourner chez moi, où mon dessein est de recommencer, sur nouveaux frais, l'exécution dudit régime de vie; je ferai pour lors plus tranquille & plus à même de l'observer que dans un Seminaire. Il est à propos, Monsieur, de vous observer que ma toux n'est point une toux sèche, mais humide, attendu qu'elle n'est occasionnée que par des matieres qui embarrassent les poumons, & que dès que j'ai expectoré, je ne touffe plus, & je respire facilement.

Pour ce qui est de mon état actuel, je touffe & expectore toujours le matin & de tems en tems pendant le jour, quelquefois plus, quelquefois moins, selon qu'il fait plus ou moins froid; de plus, je dors difficilement sur le côté gauche: car, dès que je me couche de ce côté, je sens une fluctuation dans la poitrine qui excite aussitôt la toux & l'expectoration, sans cependant aucune sensation ni picotement; je dors ordinairement sept heures, quelquefois plus; je fais mes quatre repas avec appetit, je me fais même violence pour me moderer sur le manger; l'on m'a fait naître sur ce sujet un



scrupule , & l'on m'a dit que c'étoit le foie qui pechoit chez moi ; je n'ai jamais d'indigestion ; je suis beaucoup sujet aux vents ; je ne sens aucune chaleur intérieurement , ni mal de côté. Je vous prie aussi de me dire votre avis sur ce sujet ; du reste , je vas & viens à l'ordinaire , un peu foible de tems en tems , & ayant toujours un mouvement de fièvre dans la peau. Pardon , Monsieur , de la peine que vous occasionne ce long détail ; je vous supplie , avec instance de rapprocher toutes les circonstances ci-dessus énoncées , & de ne me pas perdre de vue.

*Signé CHENOT DE BATTEL , Diacre.*

*RÉPONSE à l'Exposé.*

P O U R répondre par article à la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 11 Septembre 1751 , je vous dirai premièrement que le foie n'a aucune part à votre indisposition ; c'est une maladie idiopatique dépendant uniquement du lobe droit du poulmon , qui est la partie affectée ; vous dormez difficilement sur le côté gauche , parce que le lobe droit , où est le mal , pesant sur la partie saine , empêche l'air , par sa compression , de pénétrer dans les bronches & dans les vésicules pulmonaires ; la flux-



tuation vient aussi de la partie malade ; qui se fait sentir lorsqu'elle tombe sur le médiastin , membrane qui sépare les deux lobes du poumon , afin que cette maladie ne puisse que difficilement se communiquer d'un lobe à l'autre par la proximité. Ceux qui sont attaqués de phthisie pulmonaire , ont toujours bon appetit , parce que leur estomac se trouve bien conditionné , & qu'il faut des alimens restaurans , pour remplacer la perte de substance qu'ils font journellement ; les vents sont causés par la toux , lorsque la respiration est laborieuse , une partie des vents , qui doivent entrer dans les poumons , s'introduit dans l'estomac par l'ésophage. La fièvre lente est un symptôme inséparable de la phthisie. Quant au régime de vie , vous devez , Monsieur , l'observer le plus exactement qu'il vous sera possible ; si vous êtes resserré , il vous sera plus expédient de prendre de tems en tems quelques lavemens avec les feuilles de mauve & de violette , de fumeterre , de mercurielle , de chacune une demi-poignée , & deux cueillerées de miel clair , que de vous purger avec la manne : je fais fort bien que la toux n'est occasionnée que par les matieres purulentes qui sortent du poumon en irritant la trachée artère , & qu'après avoir expectoré , l'on respire plus facilement , parce que le poumon est débarrassé des matieres qui occupoient ses vésicules ; l'on ne doit pas être surpris si après l'expectoration , la



respiration devient plus facile & moins laborieuse ; la guérison de cette maladie ne consiste qu'à dessécher l'ulcere & en tarir la source ; c'est ce que remplira très-bien l'opiate pectoral & becchique que je vous ai prescrit ; c'est le plus essentiel de tous vos remèdes , cependant vous n'en faites aucune mention dans votre lettre ; vous êtes conseillé , Monsieur , d'être fort exact sur cet article , & de le réiterer jusqu'à parfaite guérison. Je suis, &c.

---

## V. CONSULTATION.

*Extrait d'une Lettre de Grandvillard , en  
Haute - Alsace.*

**J**E suis un jeune Ecclésiastique dans ma trentième année ; il y a deux mois que je tombai malade d'une fièvre lente & presque continue , qui me mit fort bas ; cette fièvre m'a pris par une indigestion , & je compte aussi y avoir donné occasion par une application excessive qui m'avoit beaucoup échauffé. Je n'avois jamais essuyé d'opération ; l'on m'ouvrit la veine , & l'on me purgea , pour la première fois , par un vomitif qui fit effet une vingtaine de fois par le haut ; je guéris & j'eus une rechute qui me tint long-tems ; je pris le quinquina en



opiate assez longuement ; je n'eus , pendant mon mal , ni toux ni oppression de poitrine , mais en ma convalescence , je commençai à ressentir des duretés & des picotemens à la poitrine ; je consultai mon Médecin qui m'a dit que ce n'étoit rien ; j'avois en effet repris appetit , mangeant beaucoup , peut-être trop , & moi , qui avoit été maigre toute ma vie , j'acquis un très-bon embonpoint , & au lieu de pâle que j'étois , je repris des couleurs un peu vives , qui me sont restées , quoique mon embonpoint soit tombé depuis un an ; dès ce tems de fièvre , j'ai toujours sentis la poitrine foible & la voix un peu enrouée ; cela a continué à-peu-près dans le même état pendant six mois , & après je me suis sentis de tems en tems , sur-tout en hiver , des douleurs de tête , des étourdissemens , des maux d'yeux , des douleurs entre les deux épaules , ma langue un peu embarrassée ; ce qui m'obligea de me faire ouvrir la veine & de me purger deux ou trois fois ; d'abord que je marche , je sue facilement & je ressens , mais assez rarement , des chaleurs intérieures , qui ne vont cependant pas jusqu'à la sueur ; je ressentis aussi d'abord après ma fièvre , des battemens de cœur , qui se passerent pendant le Carême , & qui m'ont repris depuis quelques jours , pas cependant si violemment ; je sens aussi mes humeurs comme battre dans mon intérieur , & depuis



environ fix mois, j'ai craché trois ou quatre fois le sang, ce qui ne m'étoit jamais arrivé de ma vie, mais en petite quantité & mêlé de phlegmes, & il n'étoit pas écumeux; je le crachois fans peine & comme de la salive, voici deux jours que cela m'arrive le matin & pendant la nuit; j'avois des maux de tête, & en me mouchant, il sortoit un peu de sang du nez; & il est à noter que depuis ces deux ans, je ne me mouche presque pas ni n'éternue presque jamais, & ressens quelquefois des douleurs au-dessus du nez, comme si les conduits étoient bouchés; quand j'ai chaud & que je bois quelque chose de froid, je crache après ensanglanté, & quelquefois, quand je bois chaud, il m'est arrivé trois ou quatre fois de cracher dans l'eau, & cela va alors au fond, autrefois cela n'y alloit pas; j'ai été pendant six jours sans beaucoup dormir, le reste du tems j'ai de ces sommeils embarrassés; je ne touffe au reste ni crache beaucoup, si ce n'est un peu le matin; j'ai toujours eu la respiration assez libre, si ce n'est depuis trois mois que je l'ai quelquefois un peu gênée; j'ai bon appetit, mais après avoir mangé, je me sens la poitrine embarrassée, & cela se décharge par les renvois, & comme si le manger se détachoit & tomboit de ma poitrine, ce qui me soulage; je vais ordinairement à la selle tous les jours, au moins tous les deux jours; mais presque



toujours resserré ; le sang qu'on m'a tiré étoit assez beau, un peu brûlé & épais ; mon Médecin traitoit tout cela de vents.

Monfieur , auriez-vous la bonté de me marquer votre sentiment, &c.

---

*R É P O N S E à l'Exposé.*

**L'**EPAISSISSEMENT du sang est , Monfieur , la cause prochaine de tous les accidens symptomatiques dont vous vous plaignez , & la trop grande contention des esprits en est la cause éloignée ; les vertiges , la douleur de tête , les inflammations des yeux , les douleurs que vous ressentez de tems-en-tems entre les deux épaules , avec palpitations de cœur , constipations & sécheresses du nez , sont causés par les vaisseaux variqueux & par la tension qui survient en conséquence de l'épaississement des humeurs ; si l'on joint à tous ces symptômes une poitrine embarrassée , les difficultés de respirer , avec la matiere des crachats qui se précipite quelquefois au fond de l'eau , nous y remarquons les principaux symptômes d'une grande disposition à la phthisie pulmonaire ; c'est pourquoi , pour en arrêter les progrès , & pour prévenir les suites facheuses que ces sortes de maladies entraînent après elles , Monfieur le malade est conseillé , après une saignée de deux palettes de sang faite



au bras , de se mettre à l'usage de l'opiate suivant.

Prenez baume de leucatel , une demi-once ; cloportes en poudre , trois gros ; poudre diatraganth froid , deux gros ; anti-hétique de poterius un gros , avec le syrop de marrube blanc ; faites un opiate , dont la dose est un gros à prendre tous les matins.

Le malade en continuera l'usage pendant un mois : on lui donnera , après chaque prise , un gobelet de décoction de feuilles de scabieuse , de pervenche , de lierre terrestre sechées à l'ombre , des racines de pétasite & d'énula campana , de chacune égale partie , coupées menues & mêlées ensemble : la dose de ces ingrédients est d'une pincée par chaque verre d'eau ; l'on ajoutera à cette décoction un peu de sucre ou de syrop de capillaire ; le malade boira peu de vin , auquel il ajoutera beaucoup d'eau ; il prendra des bouillons faits avec le mou de veau , la laitue , la chicorée & le cerfeuil ; l'usage du lait , dans la saison , fera aussi convenable.

#### *Réflexions sur ces Consultations.*

On peut remarquer dans ces Consultations que la théorie & la pratique de M. Marquet , sont toujours constantes & les mêmes , tant il étoit persuadé de la bonté de cette méthode , ce Praticien ne cherchant



pas à éblouir par la variété des remèdes ; pourvû qu'il puisse guérir ses malades , aussi étoit-il très-heureux dans sa pratique médicale.

---

### OBSERVATIONS DE L'AUTEUR.

**J**E me suis servi , ainsi que je l'ai dit plus haut , des mêmes remèdes avec un aussi bon succès que ce Médecin , dont je me ferai toujours honneur de suivre les traces , quant à la pratique médicale : car pour sa théorie , j'avouerai ici , comme le Lecteur le peut voir par ses Observations & ses Consultations , qu'elle n'est pas tout-à-fait conforme aux nouvelles découvertes anatomiques.

---

### PREMIERE OBSERVATION.

**P**ENDANT le courant de l'année 1766 , je fus invité d'avoir soin du rétablissement de la nommée . . . . . demeurante à Nancy , grande rue ville-vieille ; elle étoit âgée d'environ vingt-cinq ou vingt-six ans ; elle souffroit des douleurs considérables entre les deux épaules ; elle touffoit beaucoup & crachoit des matieres purulentes & teintées de sang ; son teint étoit pâle & fouetté de rouge ;



elle étoit d'un tempérament fort vif , & tourmentée d'une fièvre lente ; tous ces fympômes dénotoient une phthisie pulmonaire , du moins au premier degré. Pour procéder à la cure de sa maladie , je commençai par la faire saigner du bras , ensuite je la purgeai avec deux onces de manne délayée dans un bouillon de mou de veau , auquel j'ajoutai une once de fyrop de violettes ; le lendemain de la purgation , je la mis à l'usage , matin & soir , de l'opiate becchique de Marquet , décrit ci-dessus , à la dose d'un gros , & par-dessus , un gobelet de tisane pectorale ; elle en prit pendant environ un mois , ensuite je fis réiterer la purgation ; après quoi je lui conseillai l'usage du lait. Cette malade a été guérie radicalement , & depuis ce tems , a déjà eu deux enfans sans s'être ressentie de cette maladie.

---

## SECONDE OBSERVATION.

**U**N E jeune Dame de Nancy , aussi âgée d'environ vingt-quatre ou vingt-cinq ans , eut , quelque tems après une couche assez heureuse , une suppression presque totale des évacuations propres à son sexe : le sang , par révulsion , s'étoit porté à sa poitrine ; elle avoit en conséquence beaucoup de peine à



respirer ; elle ressentoit de grandes douleurs entre les épaules , accompagnées d'une petite fièvre lente ; elle touffoit continuellement & crachoit des matieres purulentes. On appella le Médecin de la maison , il lui prescrivit une saignée du bras ; cette saignée , loin de la soulager , augmenta son oppression : pour lors , par des principes évidens , une saignée du pied lui auroit mieux convenue. Voyant son état , elle me fit appeller , & après avoir examiné attentivement tous les symptômes de la maladie , je remarquai que le Médecin avoit deux indications à remplir , l'une de rappeler l'évacuation ordinaire ; & l'autre , de porter un prompt secours à une phthisie qui commençoit à se déclarer avec les symptômes les plus apparens ; je commençai à ordonner à la malade une saignée du pied , mais voyant sa résistance , je fus obligé de me départir de ce moyen ; je la purgeai doucement avec de la manne délayée dans du bouillon de veau , ensuite , pour remplir tout-à-la-fois les deux indications , je lui prescrivis l'usage de l'opiate suivant.

Prenez beaume de leucatel , une once : blanc de baleine , une demi-once : mâchoire de brochet , sang de bouquetin , anti-hétique de poterius , antimoine diaphorétique , poudre diatraganth froid , æthiops minéral , æthiops martial , extrait de petite centaurée & d'absynthe , yeux d'écrevisse , de cha-



un un gros : safran oriental , un scrupule : mêlez , faites un opiate avec une suffisante quantité de syrop des cinq racines apéritives , dont la dose est d'un gros à prendre matin & soir , & par dessus , une infusion théiforme de plantes vulnérables : la malade en prit pendant environ un mois ou six semaines : les évacuations périodiques se rétablirent , l'oppression diminua , la toux cessa , & le calme succéda à l'orage : elle se trouva même encore beaucoup foulagée des fleurs blanches auxquelles elle étoit fort sujette : je la purgeai ensuite avec une médecine ordinaire , & je la mis à l'usage du lait coupé avec une décoction de squine.

Je pourrois encore ici rapporter d'autres Observations intéressantes sur ce sujet : je dirai seulement , & c'est par où je finis , qu'une pauvre fille de Nancy , âgée d'environ quarante ans , phthistique & hétique déclarée , abandonnée de tous les Médecins , vint me consulter sur son état : je lui prescrivis l'opiate becchique de Marquet , elle s'en est très-bien trouvée , & si elle n'est pas actuellement entièrement guérie de cette maladie , du moins les symptômes en sont plus supportables : il y a près de 9 ou 10 ans qu'elle commença de se ressentir de la phthisie.



N O U S avons encore quelques remèdes qu'on donne comme spécifiques dans la phthisie pulmonaire, telle que la conserve de roses, on prétend qu'un long usage de ce remède guérit la pulmonie : on donne aussi pour un remède très-efficace dans cette maladie, un électuaire fait avec les racines fraîches de chardon à bonnetier, qu'on pile bien & qu'on réduit en une espèce de pâte liquide, dont le malade prendra un gros matin & soir. Quant aux autres remèdes usités pour cette maladie, consultez nos *Médecines rurales, bourgeoises & royales* : notre *Manuel médical & usuel des plantes* : & nos *Secrets développés de la nature & de l'art*. La plupart de ces Ouvrages sont actuellement sous presse, n'y ayant encore d'imprimé que notre *Médecine rurale*, qui se vend chez Lacombe, rue Christine.

On prétend que le concombre est encore un fort bon remède pour la pulmonie : Messieurs Muzel & Bonneken s'en sont servis avec succès dans ce cas. Nous allons rapporter ici deux de leurs observations, comme très-intéressantes.

OBSERVATION



## OBSERVATION DE M. MUZEL.

UN Gentil-homme de 21 ans , dit M. Muzel , fut tout-à-coup attaqué d'une hémophthisie , sans avoir auparavant ressenti la moindre incommodité : il crachoit le sang en quantité , avec une toux violente , le poulx étoit plein , dur & fréquent , il avoit la poitrine comprimée , & toutes les marques d'une disposition à la phthisie ; & quoiqu'on l'eut déjà saigné , l'oppression étoit encore si grande , qu'elle lui ôtoit presque entièrement la respiration. M. Muzel ordonna une seconde saignée copieuse , avec des potions tempérantes ; mais tout cela ne calma point les symptômes ; il fallut recourir aux saignées , & dompter la trop grande fermentation du sang par l'usage des anodins , de façon que le malade ne pouvoit gueres se passer trois jours d'une saignée , dont le nombre monta jusqu'à trente-trois dans l'espace de trois mois ; l'expectoration fut soutenue par des tisannes pectorales ; mais comme elle étoit de mauvaise qualité , & qu'une fièvre lente étoit survenue , il ne fut pas difficile de reconnoître une phthisie pulmonaire bien formée. Le malade commença à se dégouter des remèdes , ce qui embarrassa beaucoup le Médecin ; il trouva pourtant



une ressource dans les concombres , dont le suc aqueux & rafraîchissant , promettoit beaucoup , soit en corrigeant la putréfaction de la matiere purulente repompée dans le sang , soit en diminuant la chaleur fiévreuse ; au moyen de quoi , l'ulcere pourroit se cicatrifer sans même employer les remèdes balsamiques , puisqu'un sang de bonne qualité est le meilleur baume pour ces sortes d'ulceres : il en proposa donc l'usage ; il lui permit d'en manger tant qu'il voudroit , après néanmoins qu'ils auroient été pelés : en effet , à peine en eut-il mangé pendant quatre jours , qu'on s'apperçut d'un changement considérable : après un long usage , il pouvoit respirer , appeller , crier , &c. sans aucune incommodité , & n'avoit plus besoin de se faire saigner que cinq ou six fois par an.

---

#### OBSERVATION DE M. BŒNNECKEN.

**U**N Soldat âgé de 30 ans , d'un tempéramment bilieux , fut attaqué d'une exulcération des poumons ; ses crachats étoient abondans , & il rejettoit par jour une pinte d'une matiere mauvaise. Il étoit sur le bord de sa fosse , lorsque M. Boennecken lui proposa le jus de concombres : le malade fut enchanté de cette proposition , il mangea



tous les jours des concombres pelés , sans aucune préparation : la chaleur fébrile tomba un peu au bout de quelques jours ; la toux & les crachats purulens diminuèrent , & il est constant que la continuation de ce fruit aqueux l'auroit bientôt entièrement guéri , s'il ne s'en fut dégouté ; il fallut donc suppléer à cet excellent remède , par un opiate composé de miel , de la poudre de lierre terrestre , & d'ortie morte : ce qui acheva sa guérison en peu de semaines. Les citrouilles & potirons peuvent devenir , par la même raison que les concombres , un excellent aliment pour les Pulmoniques.

Une Demoiselle de distinction , de Nancy , assure s'être guérie de la pulmonie dont elle avoit été attaquée , en avalant tous les jours , le matin à jeun , un œuf frais sortant de la poule , sans être cuit , & en suivant cependant un régime convenable en pareil cas.



## NOUVELLE MÉTHODE

## DE GUÉRIR LA PHTHISIE.

**M**ALGRÉ les Observations curieuses & intéressantes que nous venons de rapporter sur la guérison de la pulmonie, par le moyen de l'opiate becchique de M. Marquet, cependant le peu de succès que nous en avons expérimenté en certains sujets dont la maladie plus opiniâtre résistoit même à ce remède, nous a fait recourir à un moyen encore plus efficace, comme on peut le voir dans nos *Lettres périodiques sur les végétaux*, qui se vendent chez *Durand*. Ce moyen consiste dans une fumigation humide & végétale. Nous allons détailler ici comment se pratique cette fumigation, & c'est par où nous finirons ce Traité. Quant aux guérisons qui ont été faites par cette méthode, on peut consulter nos Lettres 3 & 9, elles serviront en quelque façon de guides aux malades qui seront obligés d'y avoir recours.

On a une machine de fer-blanc; elle est construite en forme de cône. Voyez la *Pl. I*. Son diamètre inférieur est de six pouces, & sa longueur d'un pied; son ouverture a deux pouces de diamètre, & elle est munie d'une embouchure fémi-lunaire, en forme de



porte-voix. Au haut de cette machine est emboîté artiftement un tube d'ivoire de la longueur de fix pouces, dont l'ouverture inférieure eft précifément la largeur du haut du cône, & l'ouverture fupérieure a un pouce; cet ajoutoir a un couvercle, auffi d'ivoire; la machine eft accompagnée de deux anfes courbes, pour pouvoir la tenir aifément à la main.

Voici actuellement l'ufage de la machine. On met dans une caffetiere bien couverte, environ une pinte d'eau; on y fait bouillir de la racine de pétafite, d'énula campana, de regliffe, de guimauve & du lichen de chêne, de chacun un gros. Pendant le tems de l'ébullition, on met dans la machine des feuilles de pulmonaire, de fcabieufe, de véronique, d'aigremoine, de bouillon-blanc, de guimauve, de mauve, de pervenche, de lierre terrestre & d'éryfimum, de chacun un quart de poignée; des fleurs de primeverre, de marguerite, de pas-d'âne, de bouillon-blanc, de mauve, de pied-de-chat, de marrube blanc & de matricaire, de chacune une pincée; on jette enfuite par-deffus les herbes & fleurs, la décoction bouillante des racines, enfemble avec les racines: après quoi on ajoute un demi-fcrupule de baume de la Meque, & autant d'effence dethérébentine.

On fait appliquer les lèvres du malade à l'embouchure de l'ajoutoir d'ivoire, pour



respirer la fumée de cette décoction , ayant soin de lui faire boucher , pendant cet intervalle de tems , le nez , afin qu'il ne puisse respirer que l'air impregné des particules balsamiques , mucilagineuses & adoucissantes de la décoction & infusion de la machine.

Quand la chaleur de cette décoction commence à se passer , & par conséquent la fumée se diminuer , on ôte l'ajoutoir , & le malade respire par la large embouchure ; cette opération doit durer au-moins chaque fois une demi-heure , & il la faut réitérer toutes les trois ou quatre heures : on fait prendre en même-tems au malade l'opiate becchique de M. Marquet, & on lui ordonne, pendant le jour , de bons bouillons de veau & des alimens nourrissans , sans être cependant trop échauffans.

De tous les remèdes qu'on a prescrit jusqu'à présent , la fumigation est le plus assuré ; ce remède agit immédiatement sur la partie affectée ; la fumée chargée de particules balsamiques , & mêlée avec l'air que respire le malade , est un baume propre à cicatrifer les ulceres des poumons , & à consolider & déterger les plaies.

En feuilletant les *Journaux économiques* , j'ai découvert depuis peu une machine à-peu-près pareille à la mienne , qu'un Professeur de Mathématique a fait construire en Hollande , pour guérir la toux.



## OBSERVATION DE M. MUZEL.

**J**E fus appelé, dit M. Muzel, auprès d'un malade qui étoit attaqué d'une vomique à la suite d'une péripneumonie vraie. Je fus au fait de cette maladie, au moment même que je vis mon malade, tant les symptômes en étoient caractéristiques. L'indication qu'il y avoit donc à remplir, étoit de faire percer cette vomique, & de déterminer le cours de la matiere purulente vers la partie supérieure, c'est-à-dire, vers le canal qui conduit à la bouche. Pour faire percer cette vomique ou vessie, il falloit des expectorans, des émolliens & des relâchans : aussi ai-je prescrit à mon malade des décoctions pectorales & émollientes; je les lui faisois prendre aussi chaudes qu'il le pouvoit : cette chaleur n'étoit pas pour lors moins efficace, pour amollir les parois de la vomique, que les vertus mêmes des médicamens : J'obtins de ces remèdes l'effet que j'en attendois, la vomique perça, & au moyen de l'oximel scillitique que je fis prendre à mon malade, il rendit par la bouche la matiere purulente qui y étoit contenue, & même en grande quantité ; l'odeur de cette matiere étoit si fétide, qu'à peine le malade & moi pouvions-nous la supporter ; mais mon malade



ne fut pas guéri pour cela : il ne pouvoit prendre aucune nourriture , il se plaignoit à tout moment d'une puanteur à la bouche : il avoit une fièvre lente qui ne le quittoit point , & à tout moment il ressentoit des sueurs colliquatives , il étoit comme réduit à la dernière extrémité. Dans ces circonstances embarrassantes , j'eus recours à un expédient , dont par la suite j'eus tout lieu d'être content : je lui fis respirer , par le moyen d'une espece d'éolipide , la fumée d'une décoction pectorale , à laquelle j'avois fait ajouter de la thérébentine ; je lui faisois faire cette opération quatre fois par jour , au moins une demi-heure chaque fois ; dès le second jour qu'il respira cet air vaporeux & pectoral , la putridité de sa bouche se dissipa , le pus qu'il crachoit changea de couleur & devint louable , son appétit ne fut pas long-tems à se rétablir : enfin , au bout de six semaines , sa toux cessa , & il fut parfaitement guéri.

---

#### OBSERVATION DE M. BŒNNECKEN.

**U**N particulier , âgé d'environ vingt-cinq à trente ans , d'un tempérament sanguin & bilieux , d'une constitution assez délicate , enclin à la colère , débauché & grand buveur , faisant souvent de violens exercices ,



tomba malade en 1757, d'une grande fluxion de poitrine : sa fièvre étoit forte, les douleurs, dans son côté droit étoient vives, sa respiration difficile & accompagnée d'une toux sèche (il étoit déjà attaqué depuis deux ans de ces deux derniers symptômes). J'employai, dit M. Boennecken, pour la cure de cette maladie, les remèdes convenables; mais elle ne disparut que pour laisser le champ à une autre, qui pour être très-longue, n'en étoit pas moins dangereuse. Il commença dès-lors à cracher en quantité une matière épaisse & purulente, d'un jaune verdâtre, très-fœtide, & qui, en peu de tems ne contribua pas peu à l'affoiblir. Son pouls devint petit & fréquent; l'appétit, le sommeil, se perdirent; la chaleur augmenta, les sueurs nocturnes se mirent de la partie : en un mot, tous les signes d'une fièvre hétique, occasionnée par une exulcération des poumons, se manifestèrent : le malade étoit dans un état désespéré, rien n'étoit capable d'adoucir sa toux, ni de diminuer ses crachats : il risquoit à chaque instant d'être suffoqué. M. Boennecken voyant son malade dans cet état, eut recours à la méthode de M. Muzel; il lui fit respirer, par le moyen d'une machine faite exprès, de quatre heures en quatre heures, un air impregné des particules balsamiques & adoucissantes qui s'en exhaloient. Il observa un régime convenable, par un usage réitéré de cette fu-



migation, la toux du malade cessa, ses crachats purulens diminuerent, la fièvre le quitta, & il recouvra une santé parfaite.

---

### TROISIEME OBSERVATION.

**A**P R È S avoir rapporté les Observations de Messieurs Muzel & Boennecken, je passe à celle que j'ai faite moi-même sur cette maladie.

Un jeune homme âgé de vingt-cinq ans, d'un tempérament sanguin, ayant le visage d'un rouge fouetté, vint me consulter. Il crachoit souvent du sang, & continuellement du pus; il touffoit beaucoup, ne reposoit presque jamais, avoit une grande difficulté de respirer, étoit rongé par une fièvre lente qui ne lui discontinuoit point, & accablé de lassitudes & de grandes douleurs dans la région des poumons, c'est-à-dire dans le dos & entre les épaules; cette maladie avoit commencé par un rhume négligé: on lui avoit fait prendre tous les remèdes indiqués dans pareil cas, sans aucun changement dans son état; je lui en indiquai encore sans être plus heureux: j'en vins pour lors à la fumigation humide & végétale, telle que je l'ai annoncée plus haut, & je lui fis prendre en même tems l'opiate antiphthifique de M. Marquet: ces remèdes pro-



duisirent dans le malade des effets merveilleux , en peu de tems la toux diminua , les crachemens purulens cessèrent , la fièvre le quitta , & il recouvra la santé parfaite.

Comme l'article du Journal concernant cette découverte , est très-intéressant , & qu'il confirme ce que j'ai déjà dit dans mes Lettres troisieme & neuvieme sur la fumigation végétale , j'ai pensé que la lecture en feroit plaisir à la suite d'un Traité sur la pulmonie : c'est pourquoi je l'ai transcrit ici mot à mot.

## EXTRAIT DU JOURNAL

## ECONOMIQUE.

*Du mois de Janvier 1754.*

**J**E vous envoie , Monsieur , le dessin d'une machine propre pour guérir les toux & autres maladies des poumons. On prétend qu'un Maître de Mathématique & de Philosophie de cette ville ( c'étoit une ville de Hollande ) , en est l'inventeur. Elle est faite d'étain , & tient environ une quarte d'eau , *A* en est le corps ( *Voyez Pl. II.* ) , *B* , la poignée ; *C* , un tuyau ouvert par les deux bouts , auprès du fond ; *D* , le couvercle ; *EE* , deux anneaux pour l'ôter plus aisément , & *F* , un tuyau ouvert par



les deux bouts. Lorsque vous voulez vous en servir , mettez-y du romarin , ou de quelque herbe pectorale , & versez de l'eau bouillante par-dessus , jusqu'à ce que la machine soit à moitié pleine ; ensuite bouchez les deux tuyaux avec du liege , & quand l'infusion a resté assez long-tems pour n'être plus qu'au degré de la chaleur du sang , mettez votre bouche au sommet du tuyau *F* , tirez votre respiration , & sans ôter la bouche de dessus le tuyau , respirez par le nez : continuez cette opération pendant cinq , dix , ou quinze minutes ; les particules les plus volatiles des drogues que l'on y mettra , seront attirées dans les poumons : car les Anatomistes & les Médecins conviennent qu'il n'y a que la partie volatile qui soit capable de se mêler avec l'air , & qui puisse être reçue dans les poumons sans causer de la douleur ; mais quoique j'aie cité le romarin , c'est au Médecin à déterminer les drogues dont il juge à propos qu'on se serve.

On peut tirer plusieurs avantages de cette machine : ceux qui ont le malheur d'avoir l'haleine forte , peuvent , en se servant comme nous le disons , de quelques herbes aromatiques , la rendre douce pendant un tems considérable. Cette méthode peut aussi être bonne contre l'infection , en s'en servant tous les matins au lieu de fumer & de macher du tabac , que bien des gens n'aiment pas , surtout si la contagion se gagne par le moyen



des animalcules , comme c'est l'opinion généralement reçue : car en tirant sa respiration à travers l'eau chaude ainsi impregnée , les animalcules peuvent être détruits avant que d'arriver aux poumons ; & comme on conseille souvent l'usage de la rhue , de l'absynthe & autres herbes ameres , comme un remede contre l'infection , je les croirois bien plus souveraines , si on s'en servoit avec cette machine , que de toute autre maniere : probablement il seroit utile aussi aux Mineurs & autres ouvriers , que leur métier expose souvent à respirer le mauvais air , d'avoir avec eux , dans la mine , une de ces machines , qui étant d'abord à moitié remplie de vinaigre chaud , pourroit servir à perfectionner la machine de M. Halles , qui a enrichi le public de tant d'inventions utiles : car alors on se la procurera plus commodément , avec moins de dépense , & on la rendroit plus portative.

Des personnes qui ont essayé cette machine , m'ont assuré que dans le cas d'une toux qui incommode pendant la nuit , on peu compter , en s'en servant le soir , de se sentir fort foulagé , du moins pour cette nuit ; & que dans le commencement d'un rhume , lorsque la salive & les phlegmes sont encore clairs , en se servant de cette machine , le plus chaud qu'on peut la souffrir , elle rend aussitôt la salive épaisse , au point de pouvoir être facilement expectorée : il



faut avoir soin que le couvercle soit le plus juste que l'on pourra. Si on s'en servoit quand l'eau est trop chaude, elle pourroit causer quelques douleurs dans l'estomac : on ne doit pas se servir plus de deux ou trois fois des mêmes herbes & de la même eau, parce que alors on en a attiré les particules les plus volatiles. Il faut sur-tout que cette liqueur soit chaude quand on s'en sert : pour cet effet, il faut boucher les deux tuyaux, & la mettre sur le feu. Les curieux pourront y trouver plusieurs autres avantages ; mais j'apprends que cette machine a été approuvée par plusieurs Médecins, Chirurgiens & Apothicaires de notre voisinage.

M. Lewenhoeck avoit imaginé un moyen de faire passer dans les poumons, les particules balsamiques du baume. Voici qu'elles étoient ses raisons.

1°. Il est impossible de trouver aucun véhicule qui fasse passer réellement les baumes dans les poumons, après qu'ils ont été reçus dans l'estomac.

2°. Il n'y a point d'onguent appliqué extérieurement sur la poitrine & sur l'estomac, qui puisse atteindre aux poumons : l'odeur d'onguent qui se fait sentir après cette opération, quand le malade respire, ne vient point des canaux des poumons, mais de la poitrine le long du col : rien de ce qui est dans l'estomac ou dans les entrailles, ne peut être porté aux poumons, sans avoir passé



d'abord par le cœur ; à plus forte raison les onguens appliqués extérieurement.

3°. M. Lewenhoeck a mis dans un morceau de toile fine , une petite quantité de cinnamome fort & bien broyé , & l'ayant lié , il le mit dans un tuyau de verre , puis appuyant sa bouche à l'extrémité du tube , & tirant sa respiration , il s'apperçut que les particules invisibles du cinnamome descendoient dans ses poumons : ce qui prouve suffisamment que la méthode proposée peut transmettre efficacement à la partie affectée les corpuscules balsamiques & médicaux. Il ajoute qu'il n'y a point de parties du corps humain qui soit exposée à tant de maladies que les poumons , puisqu'il ne faut pour cela que passer dans un air froid , ce qui engendre les phlegmes , irrite les poumons , & excite la toux : le froid coagule aisément les globules du sang qui se trouvent dans les vaisseaux délicats des poumons. C'est un fait prouvé par bien des expériences anatomiques , particulièrement sur les moutons , d'après les découvertes qu'il a faites dans une suite de ses expériences , il a conclu que toutes les maladies des poumons auxquelles les moutons sont sujets , sont occasionnées parce qu'ils respirent un air froid , & il a été confirmée dans ces idées par les réponses que les Bouchers ont faites aux questions qu'il leur proposoit , dans le dessein d'aider & d'éclaircir sa théorie , en la com-



parant avec leurs observations & leurs expériences.

Voici donc ce que M. Lewenhoeck avoit imaginé , & la description qu'il en donna : Prenez , dit-il , une piece d'argent , de la grandeur d'un schelling , faites-y un petit trou , & le remplissez d'un baume propre pour les poumons d'un homme attaqué d'une difficulté de respirer : le meilleur est le baume du Perou : que le malade la mette sur sa langue , & que bouchant ses narines , il attire l'air dans ses poumons par la bouche , l'esprit , ou les parties subtiles du baume , s'exhaleront & descendront dans ses poumons.

La machine dont nous avons parlé est capable , comme on le peut voir , de produire le même effet , puisqu'elle est fondée sur les mêmes principes ; mais on se flatte qu'au premier coup d'œil , chacun sentira l'avantage infini qu'elle a sur l'invention de M. Lewenhoeck ; aussi ne fait-on aucun doute que tous ceux qui en feront usage , ne s'en trouvent bien , & ne rencontrent sur le champ beaucoup de soulagement à leurs maux.

F I N.

---

### A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier , un Manuscrit qui a pour titre : *Traité de la Phthisie pulmonaire* , par M BUCHOZ , dans lequel je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris , ce 16 Février 1769. MISSA



---

## PRIVILEGE DU ROI.

**L**OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur BUCHOZ, Médecin, Nous a fait exposer qu'il désireoit faire imprimer & donner au Public : un *Traité de la Phthisie Pulmonaire* S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : a la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie ; & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde-des-Sceaux de



France, le Sieur DE MAUPEOU : qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses ayants causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le quinzième jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent soixante-neuf, & de notre règne le cinquante-quatrième. Par le Roi en son Conseil.

#### LE BEGUE.

*J'ai cédé à M. Humblot la Permission que j'ai obtenue, concernant le Traité de la Phthisie Pulmonaire, suivant les conventions convenues entre nous. A Paris ce 20 Mars 1769.*

BUCHOT.

*Registré la présente Permission, & ensemble la cession, sur le Registre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Num. 481. Fol. 630 conformément au Règlement de 1723. A Paris, le 22 Mars 1769.*

BRIASSON, Syndic.







